

MANON FARGETTON

LES TISSEURS DE RÊVES

ANOUK
ET LES
LIENS INVISIBLES

RAGEOT



De la même autrice

Dans la série *Les Tisseurs de rêves* :

Manel et les mélodies secrètes

Liam et les dessins magiques (à paraître fin 2022)

Victor et les cauchemars sauvages (à paraître en 2023)

Dans la série *Les Plieurs de temps* :

Robin à la dernière seconde

Anthony à cinq minutes près

Camille à l'heure de vérité

Charly pour toujours



MANON FARGETTON



Pour Nino

Couverture et illustrations d'Antonin Faure
Graphisme et maquette : Clara Capmas

ISBN 978-2-7002-6472-2

© RAGEOT-ÉDITEUR – Paris, 2022.
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16-07-1949
sur les publications destinées à la jeunesse.



On est quatre.

Quatre à avoir des pouvoirs qui nous facilitent
ou nous empoisonnent la vie.

Il y a Liam, Manel, Victor, et moi.

Pour Liam, je suis au courant depuis longtemps : il dessine très très bien, et il peut choisir que ses dessins prennent vie. Manel, elle, est capable de modifier la réalité grâce aux sons de son violon. Si elle imite le bruit du vent dans les branches d'un arbre, par exemple, le vent se mettra à souffler.

Et puis à la rentrée de septembre. Victor a

Et puis à la rentrée de septembre, Victor a débarqué à l'école.

Lui, son pouvoir est plus embêtant : les rêves qu'il fait la nuit se frayent un chemin dans nos journées. Ils deviennent réalité. Et parfois, ça met un sacré bazar, que nous nous efforçons de démêler !

Heureusement, tout ce que nous créons grâce à nos pouvoirs dure trente-trois heures, pas une minute de plus. Que ce soit Manel avec son violon, Liam avec ses dessins, ou Victor dans ses rêves, au bout de trente-trois heures, nos œuvres se dissipent.

Pourquoi trente-trois heures ?

Nous pensons que c'est parce que nous sommes nés pendant une tempête solaire. Une gigantesque aurore boréale. Et vous devinez combien de temps elle a duré ?

...

Gagné ! Trente-trois heures.

Trente-trois heures pendant lesquelles, dans le même hôpital, nos mamans ont accouché de nous. Et tous les quatre, on est nés avec ces pouvoirs étranges.

Cette histoire de tempête solaire exception-

Cette histoire de tempête solaire exceptionnelle, c'est l'hypothèse de Mme Pierrette, la gardienne de notre école. Elle est la seule adulte à être au courant de nos pouvoirs. Elle est un peu étrange. J'ai toujours l'impression qu'elle en sait bien plus qu'elle n'en dit. Enfin, mon grand frère Robin lui fait confiance, et moi, mon frère, je lui confierais ma vie sans hésiter, donc... je fais confiance à Mme Pierrette.

Et mon pouvoir, vous me direz ? Je ne vous en ai pas encore parlé !

C'est vrai.

Eh bien, vous allez voir...

Vibrations



Ce matin, au petit-déjeuner, tout le monde discute. Robin raconte à maman une bêtise qu'a faite son copain Charly au collège. Papa et ma sœur Pauline comparent les pays qu'ils voudraient visiter. Moi, je ne dis rien. J'écoute en buvant mon chocolat chaud. Les membres de ma famille ne s'en étonnent pas, ils ont l'habitude que je m'exprime peu, et puis ils aiment tellement parler, tous, que ça leur va bien – si je parlais davantage, ils seraient obligés parfois de se taire pour m'écouter.

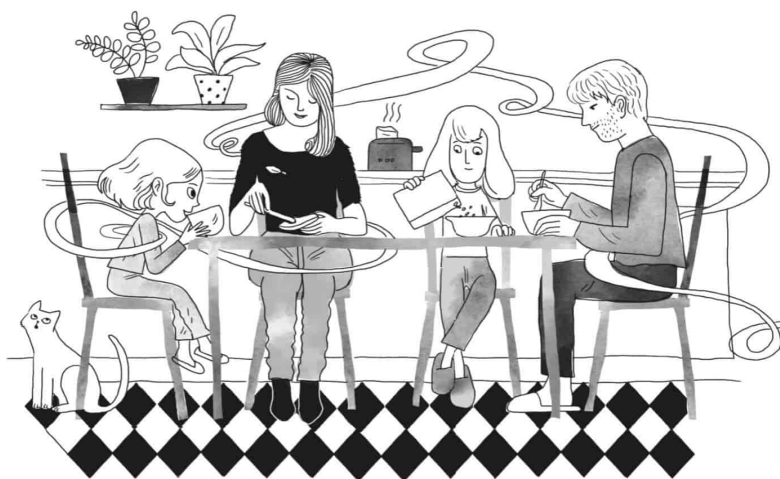
Ce qu'ils n'imaginent pas, c'est à quel point, dans mon silence du petit-déjeuner, je suis la plus occupée de nous cinq.

Parce que, comme chaque matin, je parle à ma manière.

Comme chaque matin. ie renforce l'amour

qu'ils ressentent pour moi.

D'abord, je me concentre sur Robin. Une vibration émane de lui, comme un ronronnement de chat. Quand j'étais petite, je pensais que tout le monde sentait cette vibration qui jaillissait de la poitrine de mon frère. J'ai compris ensuite que, sans le vouloir, j'avais créé un premier lien invisible. Depuis, j'en ai tissé d'autres. Pas mal d'autres, en fait. Et une fois que j'ai établi ce lien, mes cibles ne peuvent pas faire autrement que de m'aimer très fort. C'est comme ça. C'est mon pouvoir. Et c'est mon secret.



Comment ie fais ? Difficile à expliquer. C'est

comme si mon esprit attrapait un bout de mon frère et l'amarrait à moi tel un bateau à un quai. Alors le ronronnement bourdonne dans l'air. Et si je me concentre dessus, il augmente. On peut toujours aimer plus...

J'effleure le bras de Robin. Il sème trois bisous sur mes cheveux.

L'autre jour, chez notre papy Max, Robin a attrapé une vieille montre posée sur la cheminée et l'a ouverte pour que je voie le petit ressort à l'intérieur. Cette montre n'a pas besoin de pile pour fonctionner mais, chaque jour, il faut tourner plusieurs fois un bouton pour remonter le mécanisme qui tend le ressort. Alors, les aiguilles continuent leur course jusqu'au lendemain.



C'est exactement ce que j'ai l'impression de faire

chaque matin : je remonte le mécanisme de leur amour.

Au tour de ma mère ! Sa vibration à elle est claire comme l'eau d'une rivière. Sous la table, je pose mes pieds sur les siens. Elle me jette un coup d'œil et un sourire, attendrie.

— Ça va, ma puce ?

Je hoche la tête, lui rends son sourire.

Je procède de la même manière avec papa et Pauline. Lorsque mon bol de chocolat est vide, j'ai terminé. Les fils invisibles qui me relient aux membres de ma famille sont plus solides que jamais.

Ils m'aiment.

Ils ne cesseront pas de m'aimer.

Du moins, pas pendant les prochaines trente-trois heures...

Cœurs siamois



Je me prépare pour l'école.

— Anouk ! appelle papa. C'est l'heure !

Au milieu de l'escalier, je croise Robin. Il commence plus tard que moi aujourd'hui.

— Bonne journée ! lance-t-il en me lissant une mèche de cheveux.

Je m'arrête, j'attends mon câlin. Qui ne vient pas.

— Tu es grande, maintenant ! s'exclame-t-il.

Je me fige. C'est la première fois qu'il réagit de cette manière. On fait TOUJOURS un câlin avant que je parte à l'école. Il doit voir les questions dans mes yeux, parce qu'il rigole et qu'il m'ouvre ses bras.

— Viens là.

Je me niche contre lui. Cet été. Robin a poussé

d'un coup. Maman l'appelle « mon asperge », parce qu'il est tout fin et long. Alors même en me tenant une marche au-dessus de lui, ma joue arrive pile sur sa poitrine. Je serre mon frère, et je sens notre lien invisible qui palpète, comme si son cœur battait contre le mien. Des cœurs siamois, collés l'un à l'autre. Ça me remplit de doux et de chaud.

— Ça va mieux ? demande-t-il.

— Oui.

Il lisse une dernière fois mes cheveux avant de continuer son ascension vers les chambres.

Robin ne sait pas que j'ai un pouvoir. Il n'y a que quelques personnes à l'école qui sont au courant. Mais même à elles, je n'ai pas expliqué exactement de quoi je suis capable. Et je ne le ferai pas. Parce que si mes amis savaient... s'ils savaient, je les dégoûterais.

Alors je n'évoque que l'aspect le plus pratique de mon pouvoir : grâce aux liens invisibles que je tisse, je sais toujours où se trouvent les gens que j'aime.

Avant de quitter la maison, j'embrasse maman, papa et Pauline.

J'ai tellement peur qu'un jour, ils découvrent

de quoi je suis capable.

J'ai tellement peur qu'un jour, ils comprennent
que je suis un monstre qui les force à m'aimer.

Tellement peur qu'alors, ils ne m'aiment plus
du tout.



Les cauchemars de Victor



Quand j'arrive à l'école, je sens dans la cour de récré la présence des gens avec qui je suis connectée. Le maître et la directrice, bien sûr, ainsi que quelques élèves.

Si je le pouvais, je serais connectée au monde entier. Sauf que je n'ai jamais réussi à maintenir plus de quinze liens invisibles en même temps.

Heureusement, je n'ai pas besoin de tisser des liens avec tout le monde pour être appréciée par un grand nombre de gens. Il me suffit de choisir les bonnes personnes, celles que les autres écoutent et admirent. Celles qui, quand elles proposent de faire un jeu, entraînent aussitôt tous les élèves avec elles. Si ces personnes m'aiment, alors les autres m'aimeront. C'est simple.

Et puis il y a Liam, Manel, et Victor. Avec

Liam, on est amis depuis très longtemps. Manel et Victor, je les ai choisis un peu parce que je les aime bien, un peu parce qu'on se met souvent en danger en essayant de gérer les conséquences des rêves de Victor, alors je veux savoir où ils sont à n'importe quel moment. Par exemple, la fois où la maison de Victor s'est écroulée sur lui et Liam, mon pouvoir nous a été bien utile pour les retrouver sous les décombres...

Les liens invisibles que je tisse, comme tout ce que nous créons, ne durent que trente-trois heures. Alors de temps en temps, je ne sens plus mes amis. Le dimanche, surtout, parce que je ne peux pas entretenir notre connexion s'ils sont loin de moi.

C'est pour ça que je dois renouer les liens invisibles avec ma famille chaque matin : pour être sûre qu'ils existeront encore quand je rentre à la maison le soir.

En revanche, si je ne veux plus être liée à quelqu'un, je n'ai pas besoin d'attendre la fin des trente-trois heures, il me suffit de relâcher notre connexion pour qu'elle disparaisse.

Dans la cour, ie prends le temps de dire bon-

jour à tout le monde alors que j'aimerais filer droit vers mes amis qui discutent dans un coin. Je distribue aux élèves et aux adultes des dizaines de sourires, fais semblant de m'intéresser à ce qu'ils racontent. Il le faut bien. Si je veux qu'ils continuent tous de m'aimer, mon pouvoir ne suffit pas.

Enfin, je parviens à me glisser entre Liam et Manel, puis, histoire qu'on ait une idée de ce que la journée nous réserve comme catastrophe, je demande à Victor :

— Tu as rêvé, cette nuit ?



La bouche de Victor se tord dans un sens puis

dans l'autre.

— Oui, fait-il comme on s'excuse.

— Et ? le presse Manel.

Manel, elle secoue tout autour d'elle. Les gens, les mots, les choses, jusqu'à l'air qu'elle respire. C'est un genre de bulldozer qui ressent chaque seconde très fort mais ne le montre pas, sauf quand elle joue du violon. Et elle n'a AUCUNE patience. Elle fusille du regard Victor qui se recroqueville, penaud.

— J'ai rêvé qu'on était perdus dans l'école. On n'arrivait plus à sortir. Les pièces avaient changé de place, et de nouvelles étaient apparues. C'était un rêve vraiment bizarre... Je ne me souviens pas de tout...

Je réfléchis. On ne sait jamais exactement quand les rêves de Victor vont se déclencher dans la réalité. Mais si on se retrouve bloqués à l'intérieur de l'école pendant trente-trois heures sans pouvoir en sortir, on va avoir faim et soif. Je lance :

— Remplissez vos gourdes et ne mangez pas vos goûters à dix heures.

Ils m'obéissent.

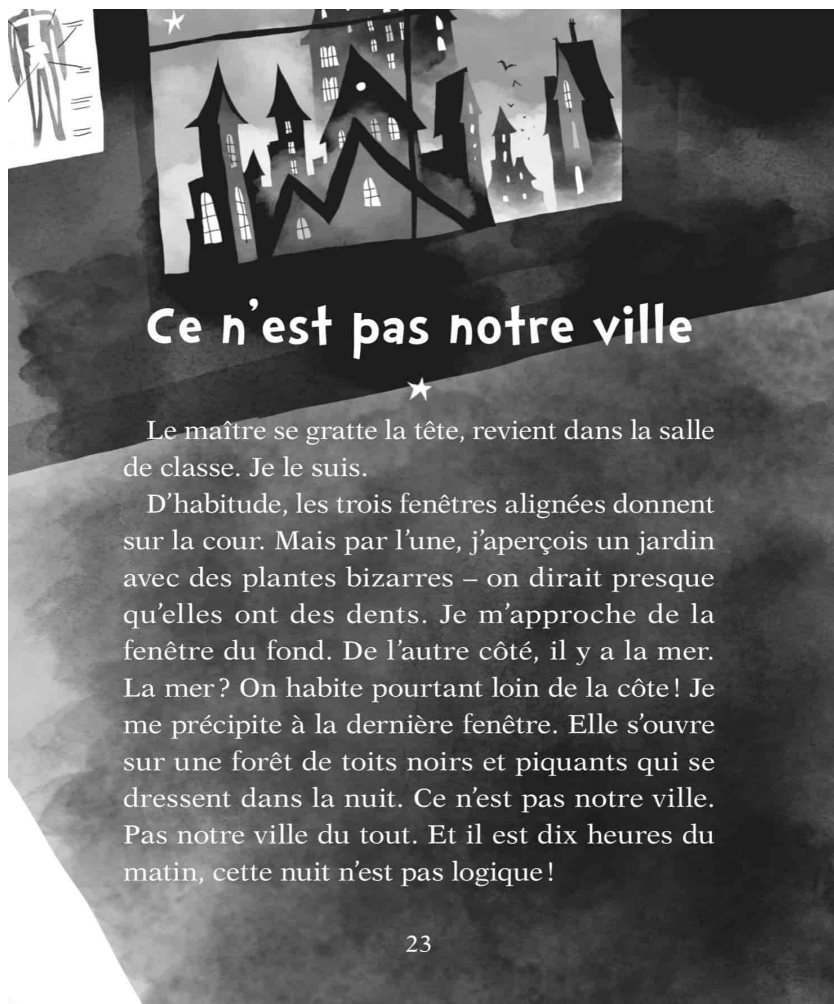
Évidemment qu'ils m'obéissent, puisqu'ils m'aiment.

Sauf qu'à dix heures, lorsqu'on sort de la classe pour aller en récréation, l'escalier n'est plus là. À sa place s'étend un long couloir obscur.









Ce n'est pas notre ville



Le maître se gratte la tête, revient dans la salle de classe. Je le suis.

D'habitude, les trois fenêtres alignées donnent sur la cour. Mais par l'une, j'aperçois un jardin avec des plantes bizarres – on dirait presque qu'elles ont des dents. Je m'approche de la fenêtre du fond. De l'autre côté, il y a la mer. La mer? On habite pourtant loin de la côte! Je me précipite à la dernière fenêtre. Elle s'ouvre sur une forêt de toits noirs et piquants qui se dressent dans la nuit. Ce n'est pas notre ville. Pas notre ville du tout. Et il est dix heures du matin, cette nuit n'est pas logique!

Le maître est aussi perplexe et inquiet que

moi, et les autres élèves de la classe, revenus comme nous sur leurs pas, crient en apercevant ces lieux inconnus.

On a l'habitude des évènements étranges depuis la rentrée. Pourtant, chaque fois, c'est la même panique.

— Du calme ! lance le maître. Asseyez-vous à vos places !

On obéit dans un désordre bruyant. Le maître sort son téléphone et se met à discuter à voix basse avec quelqu'un. Je me penche vers Liam, assis à côté de moi.

— La cloche a sonné tout à l'heure. Donc quelqu'un l'a *fait* sonner.

Pour actionner la vieille cloche de notre école, il faut tirer fort sur une corde.

Liam acquiesce sans comprendre où je veux en venir.

— Mme Pierrette, peut-être ? suggère-t-il.

— Oui. Ce qui veut dire que notre cour de récré existe encore quelque part dans l'école. Il faut juste qu'on la trouve, et alors, on pourra sortir par le portail.

Sauf que l'école entière s'est transformée en

labyrinthe effrayant. Je repense à une histoire que lisait Pauline l'an dernier dans un livre de mythologie : une jeune fille, Ariane, confiait une bobine de laine à son amoureux pour qu'il ne se perde pas dans un labyrinthe. À l'aller, il déroulait peu à peu ce fil, et, pour ressortir, il ne lui restait plus qu'à le suivre.

Prise d'une intuition, je me concentre sur chacun de mes liens invisibles, un par un. Beaucoup se terminent à l'intérieur de l'école, voire dans cette classe. Mais d'autres, ceux de ma famille, m'entraînent au-dehors.

Je rouvre les paupières et je murmure :

— J'ai une idée.

Évidemment, il ne s'écoule pas dix minutes avant que les élèves soient à nouveau le nez collé aux fenêtres. Je jette un coup d'œil au maître. Il a posé son téléphone sur son bureau et s'est éloigné de quelques pas. L'écran est encore allumé. Je subtilise l'appareil et me tourne contre un mur. À toute allure, j'envoie un message d'urgence à mon frère. Je lui demande de venir au portail de l'école. Je sais bien qu'il est

au collège. à cette heure. mais ie me vois mal

appeler mes parents ou mes grands-parents, ils poseraient trop de questions. Or, j'ai besoin que quelqu'un d'extérieur à l'école me serve de guide. Quelqu'un avec qui j'ai tissé un lien invisible.

Le téléphone vibre aussitôt dans ma main.

« Je suis déjà en chemin, Mme Pierrette m'a appelé. »

Je retiens un sourire. Mme Pierrette a eu la même idée que moi. Je m'en veux de ne jamais avoir tissé de lien avec elle. Mais quinze liens, c'est peu, et en tisser un nouveau, ça veut dire en abandonner un autre. Jusqu'ici, je n'avais jamais eu besoin d'être liée à elle...

J'efface les traces de ces messages et, Manel faisant diversion, je repose discrètement le téléphone du maître sur son bureau.

L'école labyrinthe



Je m'approche du maître.

— On reste dans la classe ?

— Oui, tant qu'on ne sait pas ce qui se passe.

— On ne devrait pas plutôt essayer de sortir de l'école ?

— Non, mieux vaut rester en sécurité.

Dans ma poitrine, je sens la connexion avec Robin se renforcer. Il approche.

Je remarque que Victor fixe un placard. Je me glisse à côté de lui.

— Il se passait quoi, dans ton rêve ?

Victor déglutit.

— Il... Je... un... minotaure.

— Un minotaure ? L'homme-taureau du conte, là ?





que lisait Pauline !
Avec Ariane et le fil
de laine confié à son
amoureux !

— Oui. Le monstre qui
est enfermé dans le laby-
rinthe, eh ben, il était dans
mon rêve, et il sortait d'un
pla...

Sa phrase est noyée dans un
grand fracas et des hurlements tan-
dis que la porte du placard explose et
qu'une silhouette impressionnante en
émerge. Un corps humain musclé recou-
vert d'un épais pelage gris, avec des
sabots énormes à la place des pieds et
une tête de taureau aux cornes poin-
tues. Les élèves s'éparpillent en criant
avant de se diriger vers la porte. Le
minotaure les regarde, souffle un grand
coup par ses sombres naseaux.

— Anouk ! murmure Liam pour
ne pas attirer l'attention de la bête.
Viens !

Mais Victor et moi. on est figés. Tous les autres

élèves sont sortis. Si je bouge ne serait-ce qu'un orteil, il me semble que le minotaure va se précipiter sur nous.

C'est le moment que choisit Thérance pour pousser un hurlement derrière le bureau du maître où il s'est réfugié. Le monstre tourne la tête vers lui. Marche. Ses sabots enfoncent à chaque pas les carrés de lino du sol. Alors Thérance jaillit de derrière le bureau, court dans notre direction et nous embarque jusqu'à la porte que nous claquons derrière nous.

Dans le couloir, c'est le bazar. Le maître rattrape Diego et Thérance par la capuche. Certains élèves sont prostrés, d'autres sautillent sans oser s'élancer dans l'obscurité.

— Deux par deux ! gronde le maître de sa grosse voix de maître qui tremble quand même un peu. On se tient la main ! En avant. On marche vite, mais on ne court pas. Allez !



J'attrape la main de Victor et nous nous engouf-

frons dans le couloir sombre.

Liam et Manel se retournent vers moi. Je remarque que celle-ci a emporté son violon. Au cas où on aurait besoin de son pouvoir ? Ou parce qu'elle avait peur que le minotaure l'écrabouille ?

— C'était quoi, ton idée ? me demande-t-elle.

— Je vais trouver un chemin. Il faut que j'aille devant.

Les autres nous laissent passer sans protester, un peu parce qu'ils ont la frousse d'être les premiers, un peu parce qu'ils m'aiment beaucoup. On atterrit tous les quatre à l'avant, quand le couloir débouche sur un bureau ancien aux murs tapissés de papier peint rose à fleurs. Je n'ai jamais vu cette pièce dans l'école. Trois portes se dressent devant nous, une sur chaque mur.

Je ferme les yeux. Robin est quelque part sur la droite. Soudain, un martellement retentit dans notre dos. Le minotaure ! J'indique :

— Par ici !

Personne ne proteste, pas même le maître, et nous franchissons la porte de droite.

C'est une blague ?



— C'est la cantine ! s'exclame Manel.

En effet, nous sommes bien dans la grande salle jaune où nous mangeons le midi. Mais par les fenêtres, pas de cour de récréation. Une jungle côtoie un vaisseau spatial, et, plus loin, on dirait carrément le sol de la Lune... Je me tourne vers Victor.

— Ça n'a plus rien à voir avec l'histoire du minotaure et d'Ariane !

— C'est-à-dire que... ce week-end, j'ai regardé un reportage sur les premiers hommes qui ont marché sur la Lune. Et puis j'ai joué à Tarzan avec mon cousin. Ça a dû se mélanger dans mes rêves...

— Eh ben on n'est pas sortis de l'auberge, commente Manel.

Je suis le fil qui me relie à Robin et i'ouvre la

remise à balais. Le maître a l'air soulagé que quelqu'un d'autre prenne les décisions. Sauf qu'au lieu de la remise, je trouve la salle de classe des CM2. Ils sont tous là avec leur maîtresse. Ils nous regardent débarquer avec des yeux ronds, qui s'écarquillent carrément quand on annonce qu'un minotaure est à nos trousses ! Je ne leur laisse pas le temps de réfléchir ni de paniquer et je répète :

— Suivez-moi !

Les deux classes s'engouffrent après moi dans un escalier qui grimpe vers...

— La cave, s'étonne Liam. La cave est en haut !

C'est bien le sous-sol, où sont stockés de vieux accessoires de sport, des costumes à moitié moisies et tout un tas de dossiers oubliés depuis longtemps. Je soulève une trappe dans le sol. De l'autre côté, le jour est éblouissant. J'aperçois le petit coin de pelouse qui borde la cour.

— On y est !

À peine ai-je sauté sur l'herbe que Mme Pierrette se précipite vers moi depuis sa loge.





- Tout le monde va bien ?
- Je crois. On a récupéré les CM2 au passage.
- Deux classes sur cinq, murmure-t-elle. S'il s'écoule trente-trois heures avant qu'on retrouve les autres, ils seront dans un sale état...
- Surtout qu'il y a un minotaure.
- Elle me fixe. Puis dévisage Victor.
- C'est une blague ?

— Non. murmure Victor en regardant ses

pieds. J'ai lu l'histoire du labyrinthe et du minotaure hier soir avant de me coucher et du coup, ben...

— Je vois.

Quand tout le monde a atterri dans l'herbe, le maître referme la trappe, qui disparaît aussitôt. Mme Pierrette se mordille l'intérieur de la bouche en regardant l'écran de son téléphone.

— Les maîtresses qui sont encore à l'intérieur ne répondent plus. On a échangé quelques messages tout à l'heure, et puis... plus rien.

Je souffle :

— Il faut que je retourne chercher les autres ?

— Je ne préférerais pas mais je crois que c'est la meilleure option.

— D'accord.

Elle ne s'attendait pas à ce que j'accepte aussi facilement et, passé la surprise, un petit sourire s'accroche au coin de ses lèvres.

— Je viens avec toi, dit-elle.

— Nous aussi, font Liam et Manel.

Victor oscille d'un pied sur l'autre.

— Moi, je ne servirai à rien en cas de problème.

— C'est ton rêve. Victor. C'est toi qui le connais

le mieux. Tu viens aussi.

Je cours faire un bisou à Robin à travers le portail.

— Mme Pierrette ne veut pas que je rentre, dit-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Reste là, s'il te plaît. Surtout reste là. Je te raconterai après, je dois trouver les autres élèves qui sont coincés à l'intérieur. À tout à l'heure !

Et sans rien dire à notre maître ni à la maîtresse des CM2, notre petit groupe s'engouffre dans les toilettes des filles.

Pas la plage !



La porte de chaque cabinet ouvre sur un lieu différent. Je jette un coup d'œil à Victor.

— Une préférence ?

— Retourner dans la cour ?

— Ne fais pas ton bébé, rétorque Manel.

Et c'est elle qui choisit, s'engouffrant dans un couloir qui me semble être celui du premier étage.

Les CP sont faciles à trouver : leur maîtresse est la directrice de l'école, avec qui j'ai un lien invisible. Je ne sais pas comment elle a réussi à rejoindre son bureau, mais ils sont tous entassés à l'intérieur. En les ramenant vers la cour, on entend soudain des voix dans un couloir. Les CE1 sont là. Le minotaure aussi !

Nous nous mettons à courir et ie m'accroche

de toutes mes forces à la vibration de mon frère pour ne pas me tromper de direction. Liam a dégainé son carnet et son crayon. Il trace autour du monstre un enclos de bois hérissé de piquants. Le minotaure se retrouve aussitôt enfermé.

— Tu aurais pu choisir du métal, lui reproche Manel, il va l'exploser en cinq minutes !

— J'aimerais bien t'y voir, toi, à dessiner sans cesser de courir... Je ne peux pas faire dans le détail !

Cette fois, nous atterrissons dans la loge de Mme Pierrette, qui donne sur la cour. Les petits regagnent la lumière du jour avec soulagement. Nous profitons de la confusion pour repartir en sens inverse. Il manque une classe. Et eux, je n'ai aucune idée de l'endroit où ils se cachent.

Nous cherchons longtemps, fouillant des lieux familiers et d'autres complètement inconnus, qui n'ont rien à faire dans une école – une forêt, le restaurant préféré de Victor, l'intérieur d'un avion provenant d'un jeu vidéo auquel il a joué avant-hier...

— Minotaure ! prévient Mme Pierrette.

Elle nous pousse dans un renforcement obs-

cur. Nous regardons passer la bête en retenant notre souffle. Elle traîne une pique de bois accrochée à son pelage. Manel avait raison, la clôture de Liam n'a pas tenu.

Lorsque le minotaure disparaît, j'ouvre la porte d'une classe, Liam celle d'une autre. Je lance :

— J'ai un lac avec une barque. Toi ?

— Une plage.

Victor blêmit.

— Il y a des cocotiers ? demande-t-il.

— Oui.

— Alors, pas la plage !

Il tourne vigoureusement la tête de droite à gauche.

— Ok. La barque, alors.

Par chance, nous découvrons des rames au fond de l'embarcation. Mme Pierrette s'en empare. Au-dessus de nous, des nuages bas et gris. Au loin, un ponton devant une petite maison.

— On est où, là ?

— Ça ressemble à chez un de mes oncles, murmure Victor.

— Tu l'aimes bien, cet oncle ?

— Beaucoup, oui.

— Bon... Avec un peu de chance, c'est un endroit où on sera à l'abri.

Il nous faut dix bonnes minutes pour regagner la terre ferme. J'entre dans la maison, me retrouve de nouveau dans le réfectoire !

Nous errons de salle en salle. Soudain, j'entends mon nom. J'aperçois un élève qui me fait signe depuis le renforcement d'une porte. Je ne le connais que de vue.

— Ta classe est là ? demande Mme Pierrette.

— Chuuuut !

Il a l'air terrifié. Nous comprenons pourquoi lorsque nous entrons dans leur salle de classe. Deux garçons sont allongés sur des tables. Blessés. On leur a bandé les cuisses ou les bras avec des morceaux de vêtements. Le minotaure n'est plus là, mais il les a croisés avant nous.

— On va vous sortir d'ici, dit Mme Pierrette. Ils peuvent marcher ?

— Si on les soutient, je pense qu'ils peuvent, répond leur maîtresse dont les joues sont si pâles qu'elle semble transparente. Je crois que leurs blessures ne sont pas profondes.

Robin n'est plus très loin. J'ouvre la porte du

fond. Je découvre une plage. Avec des cocotiers.

— Hors de question ! s'alarme Victor.

— La cour est juste de l'autre côté, j'en suis sûre.

— Non non non, on cherche un deuxième chemin !

— Pas le temps, Victor. Il y a des blessés. Qu'est-ce qui est si terrifiant sur cette plage ?

— Des... crabes... des crabes géants !

— Hein ? Ils sortent d'où ? D'un film ? D'un jeu vidéo ?

— J'ai peur des crabes ! J'ai toujours eu peur des crabes ! Et ceux-là, ils sont...

Il ne parvient pas à terminer sa phrase, mais son visage parle pour lui. Il semble terrifié.

Manel sort son violon de son étui. Liam ouvre son carnet sur une page vierge. Mme Pierrette prépare la classe à ce qui les attend. Tous les élèves se mettent en rang. Les deux adultes et les plus grands élèves aident les blessés.

— Prêts ? On vise la cabane, là-bas. On arrivera droit dans la cour.

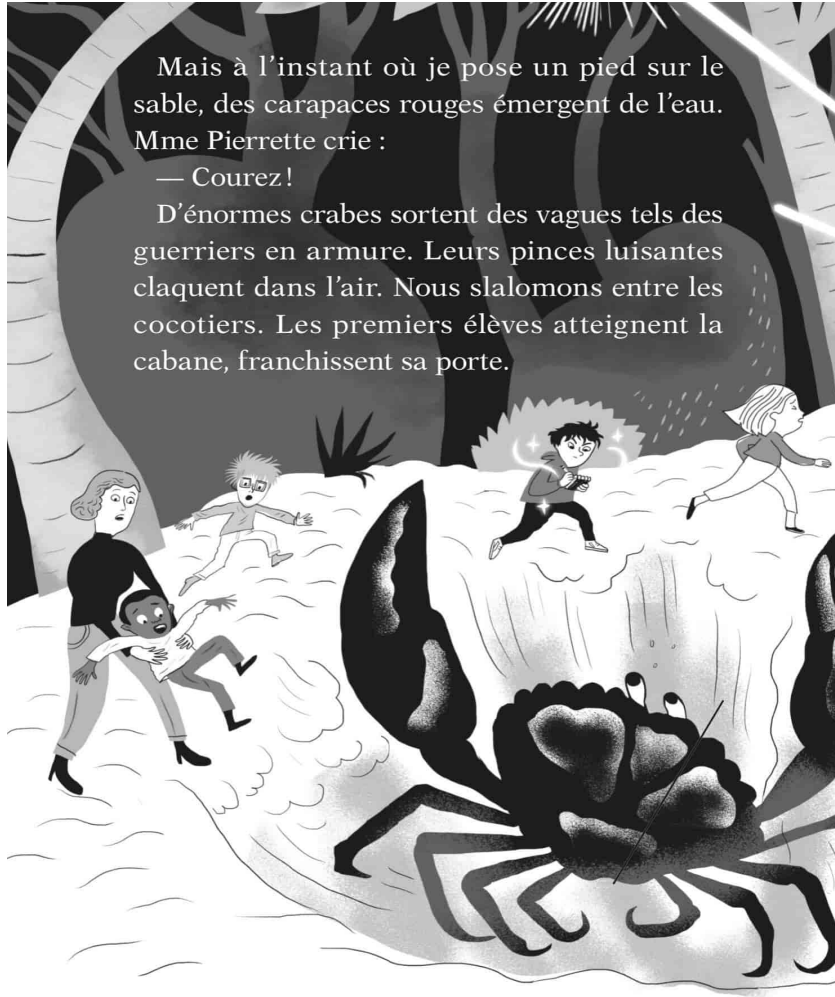
Elle est à moins de vingt mètres. On peut le faire.



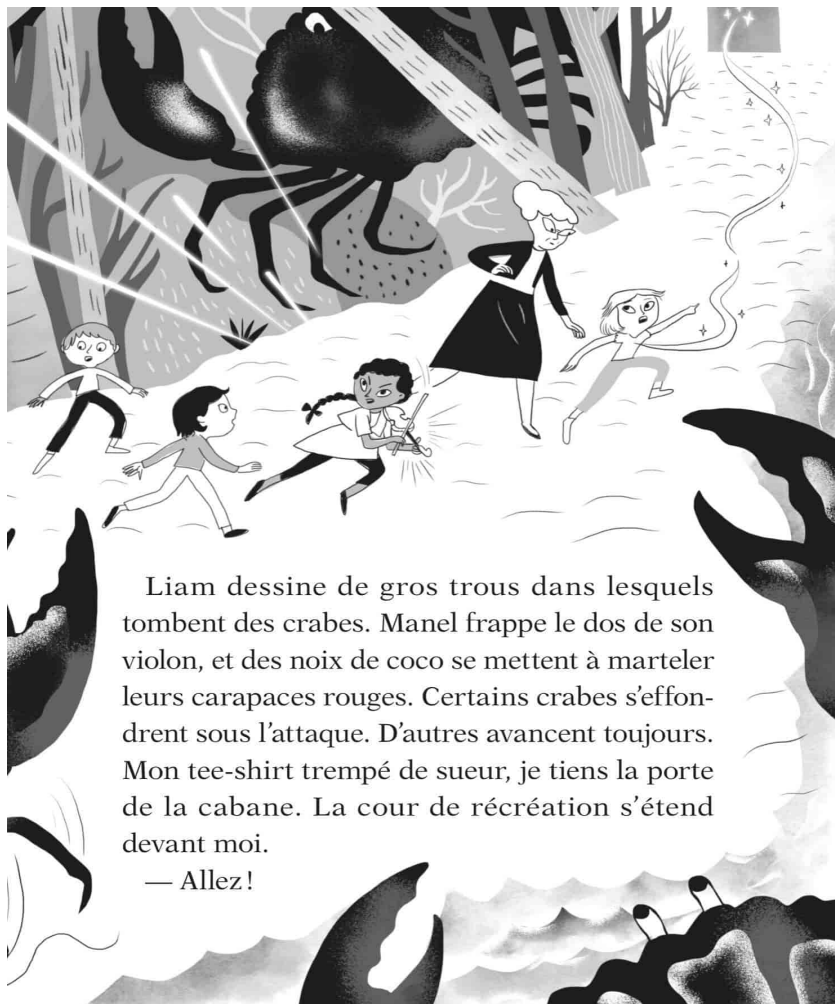
Mais à l'instant où je pose un pied sur le sable, des carapaces rouges émergent de l'eau. Mme Pierrette crie :

— Courez !

D'énormes crabes sortent des vagues tels des guerriers en armure. Leurs pinces luisantes claquent dans l'air. Nous slalomons entre les cocotiers. Les premiers élèves atteignent la cabane, franchissent sa porte.







Liam dessine de gros trous dans lesquels tombent des crabes. Manel frappe le dos de son violon, et des noix de coco se mettent à marteler leurs carapaces rouges. Certains crabes s'effondrent sous l'attaque. D'autres avancent toujours. Mon tee-shirt trempé de sueur, je tiens la porte de la cabane. La cour de récréation s'étend devant moi.

— Allez!

Les derniers élèves quittent la plage, puis les

adultes, puis Liam, Manel...

Je claque la porte derrière moi, me laisse glisser contre son battant de bois. Manel, Liam et Victor s'asseyent à côté de moi.

— Vic ?

— Oui ?

— S'il te plaît, évite la mythologie et les jeux vidéo avant de dormir. Lis des histoires d'amour, éventuellement.

Victor rougit. On reste silencieux un moment, puis il murmure :

— Personne ne m'avait jamais appelé Vic.

Comme un éclair dans le ciel



J'aperçois Mme Pierrette qui discute avec Robin. Ils me regardent entre deux phrases. Qu'est-ce qu'elle lui dit ?

Après quelques minutes, mon frère me fait un grand signe de la main et quitte l'école. Mme Pierrette rajuste son gilet pastel. Elle marche vers nous.

— Anouk, me dit-elle, dans ma loge. Juste toi, précise-t-elle en voyant Liam se relever.

J'obéis, nerveuse. Mme Pierrette, c'est impossible de deviner ce qu'elle pense. Une fois à l'intérieur, elle me propose de m'asseoir.

— Tu aimes Mme Sarcella ? demande-t-elle.

Mme Sarcella, c'est la directrice de l'école, et la maîtresse des CP. Méfiante, je souffle :

— Beaucoup.

— Tu l'aimes au point de savoir toujours où

elle est ?

— Apparemment.

— Tu es liée à combien de personnes, comme ça ?

— Hm... Une quinzaine...

Pas une quinzaine. Quinze, très exactement. Mais je préfère rester dans le flou.

D'un doigt, Mme Pierrette remonte ses lunettes qui ont glissé sur son nez.

— Donc, Mme Sarcella fait partie des quinze personnes que tu aimes le plus au monde ?

— Voilà.

— Je n'ai jamais constaté que tu étais proche d'elle.

— Peut-être que vous ne savez pas tout...

— Tu veux un thé ?

— Non merci.

Mme Pierrette se lève et met de l'eau à chauffer. Pour elle, j'imagine. En s'activant, elle se remet à parler.

— J'ai un problème, Anouk. Je connais un peu la magie. Et toute magie est une forme de science. Elle possède des règles strictes. Ton pouvoir a la même origine que les pouvoirs de

tes amis : c'est cette tempête solaire au moment

de vos naissances qui...

— On n'est pas sûrs de ça.

— Peu importe. L'origine de vos pouvoirs, quelle qu'elle soit, est identique. Mais ton pouvoir ne semble pas du tout suivre les mêmes règles que ceux des autres.

Mon cœur bat fort pendant qu'elle développe.

— Eux, ils transforment le monde. Que ce soit avec un crayon, un violon ou en rêvant, ils modifient la réalité. Toi... tu sais où se trouvent des gens. Ce n'est pas du tout pareil. Ce n'est même pas vaguement similaire. Étonnant, non ?



Mes mains se crispent sur le bord de la chaise.

Est-ce qu'elle a deviné que je mens sur mon pouvoir ? Qu'il ne se limite pas à ce que j'en dis ?

Je dessine sur mon visage un sourire humble.

— Je ne comprends pas ce qui vous dérange.

D'habitude, ce sourire fonctionne et les gens s'adoucissent. Pas Mme Pierrette. Elle m'observe derrière les verres de ses lunettes, pensive, sa tasse de thé à la main. Je replace un napperon qui s'est plissé sur le bureau. Sans rien laisser paraître, je cherche l'énergie qui émane de la gardienne de l'école. L'énergie à laquelle je vais me connecter. Si Mme Pierrette m'aime, elle sera moins suspicieuse. Elle risquera moins de découvrir la vraie nature de mon pouvoir.

— En fait, dis-je, je veux bien un thé.

Elle se retourne vers la bouilloire. Je dois abandonner un autre lien pour me connecter à elle. Je choisis Lilou, une fille populaire de la classe. Ça ira, c'est juste pour quelques jours.

Au moment où Mme Pierrette me tend la tasse, j'effleure ses doigts. Ce bref contact scelle notre nouveau lien, qui déferle en moi avec une force que je n'avais pas anticipée. Sa vibration crépite comme un éclair dans le ciel.

Je serre les dents. Tandis que ie bois une gor-

gée de liquide brûlant, je manipule notre lien afin qu'elle ressente pour moi de l'amour. Mais quelque chose me résiste.

J'insiste.

Rien n'y fait.

C'est comme si chaque fois que j'essayais d'aller toucher ses émotions, une force me repoussait. Je peux établir un lien avec Mme Pierrette, mais je ne peux pas modifier ce qu'elle ressent. Elle est imperméable à mon pouvoir.

Comment est-ce possible ? Quand elle dit qu'elle s'y connaît un peu en magie, ça veut dire quoi ? Et si elle était magicienne ? Après tout, ça expliquerait qu'elle n'ait pas été très étonnée en découvrant nos pouvoirs...

— Ça va, Anouk ?

Je hoche la tête. Je tente de conserver mon calme malgré la panique qui me coupe la respiration.

— Tu sais que tu peux me parler de n'importe quoi ? dit Mme Pierrette.

— Bien sûr.

— Bon.

Elle me laisse rejoindre mes amis.

Évidemment, nous sommes renvoyés chez

nous – on ne peut pas faire classe dans l'école-labyrinthe.

En arrivant à la maison, je me sens mal. Tellement mal. Et si Mme Pierrette devinait quel est mon pouvoir ? Elle se doute que je ne dis pas toute la vérité. Elle est intelligente, elle connaît la magie, et je ne peux pas influencer ses émotions. Elle va comprendre. Il est hors de question qu'elle comprenne !

Je m'allonge sur mon lit. Soudain, j'enfonce ma tête dans mon coussin et je crie en silence, juste un souffle, et mon corps se contracte. Je fais ça souvent. Parce qu'il y a tous ces mots que je garde dedans et qui veulent sortir. Et moi, je ne peux pas les laisser faire. Je ne peux pas les laisser raconter qui je suis vraiment.

Je voudrais juste que tout continue comme avant.

Que les gens m'aiment et qu'on ne me pose pas de questions.

Que rien ne change.

Une lumière douce



Le lendemain, on est encore dispensés d'école en attendant qu'elle retrouve son agencement habituel. Maman travaille à la maison, et papa, qui enseigne dans une autre école que la mienne, ne peut pas rester me garder. Alors je traverse la rue et je passe la journée en face, chez papy Max et mamie Lou. Cette dernière m'accueille avec un énorme câlin qui sent la rose et le chèvrefeuille. Papy Max se lève de son fauteuil pour m'embrasser. Sa moustache se soulève dans un sourire.

— Ça tombe bien, dit-il, j'avais besoin de petites mains pour m'aider à récolter les poires et le raisin ! Tu grimpes ?

On passe la matinée dans le iardin. moi ver-

chée dans les arbres ou sur l'échelle, lui en dessous avec un grand panier, me désignant les fruits mûrs du bout de son bâton sculpté.

On cuisine tous les trois. Enfin, papy Max et mamie Lou cuisinent, et moi, je goûte ! Un rôle tout à fait important. Et tout à fait délicieux.

J'aime être avec eux. Énormément. Pousser la porte de leur maison, c'est entrer dans une bulle de joyeux, de tendre, d'imprévu et de rassurant à la fois.

L'après-midi, on regarde des albums photo de quand papa était petit. J'adore imaginer qu'il a eu mon âge. Ça me paraît impossible, comme si ce n'était pas vraiment lui sur ces vieilles images.

Les yeux de papy Max pétillent tandis qu'il raconte des anecdotes que j'ai déjà entendues : la fois où papa est tombé dans un trou à la plage, la fois où papa a demandé à un policier de lui prêter son chapeau, la fois où papa s'est cassé une dent en sautant d'un manège...

Papy Max, ça se voit tellement qu'il aime son fils que ça fait comme une lumière douce autour de lui quand il en parle.

Est-ce que, quand ie serai grande, mes parents

produiront cette lumière en parlant de moi ?

Le week-end arrive.

Samedi matin s'écoule à toute allure, à faire des jeux de société avec mon frère et ma sœur. De temps en temps, je sens le regard de Robin posé sur moi. Il doit attendre l'explication que je lui ai promise lorsqu'il était au portail de l'école, mais il ne pose aucune question, et je me dis qu'il finira par oublier.

Après le déjeuner, lui et Pauline partent à leurs activités. Je reste seule avec papa. Les samedis après-midi, lorsque je ne suis pas invitée à des anniversaires, ce sont nos moments d'aventure, comme dit mon père. On ne décide rien à l'avance.

Parfois, on reste à la maison. On invente des histoires, on sort les tubes de peinture et la grande bâche pour ne pas salir la table du salon, ou on cuisine de délicieux goûters farfelus – crêpes aux fraises chocolatées et meringue-basilic au cœur tendre, toasts à la compote de rhubarbe saupoudrés de guimauve qu'on laisse gratiner au four...



D'autres fois, on sort se promener

en ville ou on retrouve des amis. Mais aujourd'hui, papa attrape les clés de la voiture et les secoue devant mon nez.

Je demande :

— On va où ?

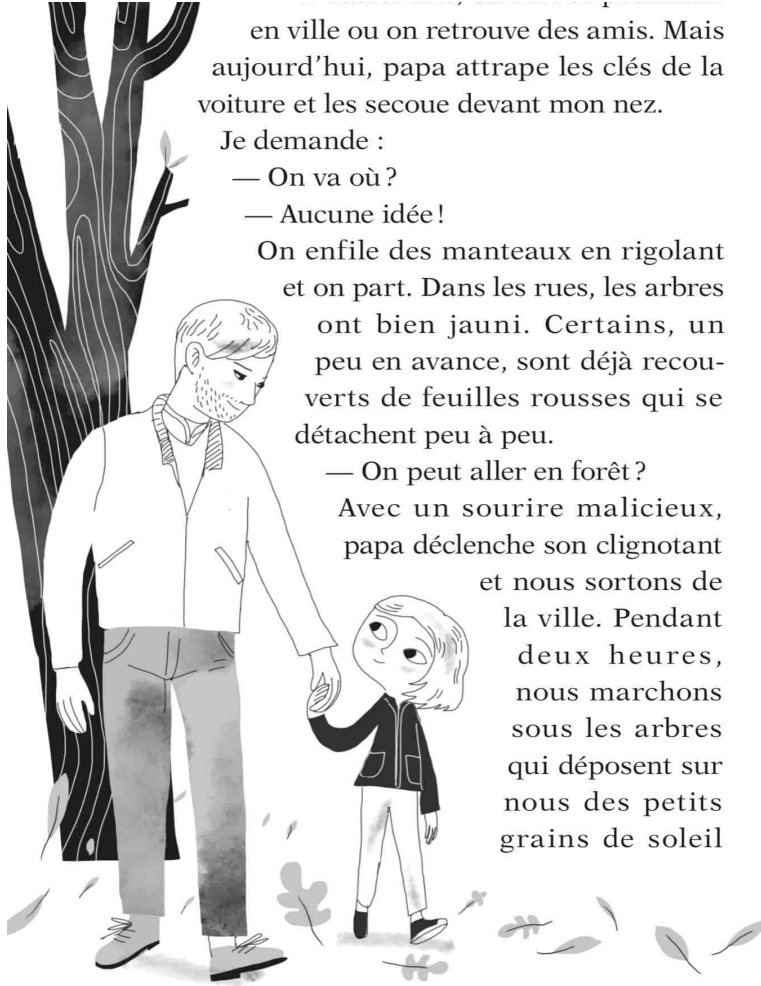
— Aucune idée !

On enfle des manteaux en rigolant et on part. Dans les rues, les arbres ont bien jauni. Certains, un peu en avance, sont déjà recouverts de feuilles rousses qui se détachent peu à peu.

— On peut aller en forêt ?

Avec un sourire malicieux, papa déclenche son clignotant

et nous sortons de la ville. Pendant deux heures, nous marchons sous les arbres qui déposent sur nous des petits grains de soleil



agités par le vent. J'ai envie de courir et de crier

pour me défouler. Je ne le fais pas. Je calque mon pas sur celui de mon père, glisse ma main dans la sienne pour qu'il la serre. Et quand il me regarde, je crois voir la lumière douce autour de lui, la même que celle qui émanait de papy Max hier. Je me sens bien. Mes pieds qui me démangent n'ont aucune importance comparés à cette lumière-là. Quant aux cris roulés en boule dans ma gorge, je les confierai à mon oreiller en rentrant.

Le soir, je me couche ravie, parce que dimanche est mon jour préféré : on va déjeuner chez papy Max et mamie Lou !

Mais le lendemain matin, lorsque je m'étire dans mon lit, j'ai une sensation bizarre. Quelque chose cloche. J'ouvre les yeux. Le monde est flou. J'entends un froissement de tissu près de moi. Il y a quelqu'un dans ma chambre. Je suis tétanisée.

Coincée



— T'es réveillé ? lance une voix inconnue de garçon.

J'aperçois la tache claire d'un visage qui dépasse d'un rectangle jaune, juste au-dessus de moi.

— Je...

— Tes lunettes sont par terre.

— Mes lunettes ?

La voix qui s'échappe de mes lèvres me surprend.

— Par terre, répète le garçon.

Je tâtonne. Mes doigts rencontrent une paire de lunettes aux montures rectangulaires. Je les glisse sur mon nez. Le monde s'ajuste. La forme jaune est le sommier d'un lit superposé sous

lequel ie suis allongée. La tête qui en dépasse

est bien celle d'un garçon, que je n'ai jamais vu auparavant, et qui me regarde avec un grand sourire surmonté de taches de rousseur.

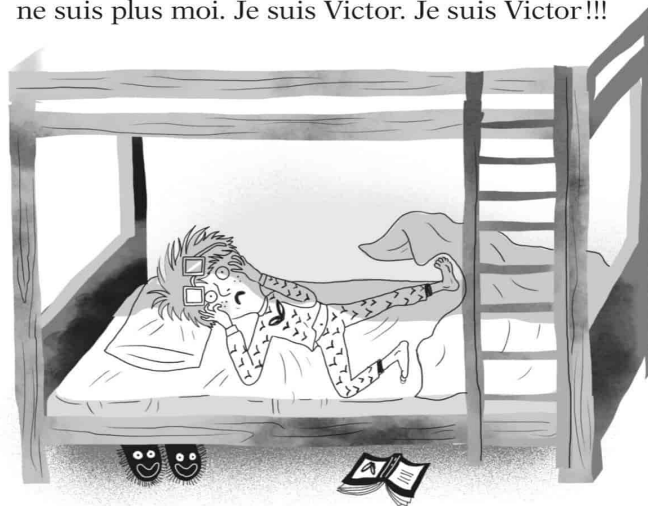
Je ne connais pas cette chambre.

Je baisse les yeux sur ma poitrine. Je porte un pyjama Batman. Ce n'est pas mon pyjama. Ce n'est pas ma poitrine.

Mon cœur bat à toute allure tandis que le garçon rejoint la moquette grise de la chambre.

— Allez, mec, debout !

C'est à ce moment-là que je comprends. Les lunettes rectangulaires. Le pyjama Batman. Je ne suis plus moi. Je suis Victor. Je suis Victor!!!



Je cherche mes liens invisibles. Je ne les sens

plus. La panique me gagne pour de bon et, en me redressant, je me cogne la tête contre le sommier jaune.

— Bah alors ? s'étonne le garçon. Ça va ?

— Ça... oui.

J'ai envie de faire pipi. J'ai envie de faire pipi et je suis coincée dans le corps d'un garçon, qui a certainement un zizi de garçon. Pitié, non...

Et si je suis dans le corps de Victor, ça signifie qu'il... est dans le mien ? Oh là là ! Est-ce qu'il peut se servir de mon pouvoir ? Est-ce qu'il va comprendre que j'ai menti à tout le monde ? Je ne peux pas laisser cette catastrophe arriver !

Les pensées tourbillonnent dans mon cerveau comme une tempête folle. Victor a dû faire un rêve où nous échangeons nos places. Dans trente-trois heures, tout rentrera dans l'ordre.

Trente-trois heures !

Je dois l'empêcher de faire ou dire trop de bêtises pendant qu'il est moi.

Je dois lui parler.

Je dois le voir, maintenant !

Bloquée dans sa vie



Le problème, c'est qu'on est dimanche. Si Victor s'est réveillé dans ma peau, il va vivre à ma place ma journée préférée et nous n'aurons aucune occasion de nous croiser. Sauf si je me faufile hors de cette maison...

Mais au fait, elle est où cette maison ? Et c'est qui ce garçon qui dort au-dessus de Victor ? Je sais que celui-ci a un grand frère. Enfin, qu'il a eu un grand frère qui est mort. Ce garçon-là, qui vient de sauter sur la moquette, ne doit pas avoir plus de six ans et il est bien vivant.

Son cousin ! Oui, évidemment. La famille de Victor vit chez sa tante depuis que leur maison s'est effondrée suite à un rêve qu'il a fait. Je me lève, manque de me prendre le bord du lit

superposé dans le front. Il est plus grand que

moi, Victor, je n'ai pas l'habitude. Le cousin dont j'ignore le nom me lance un sourire plein de dents.

— On joue à quoi ?

— Je... pipi. Pardon.

Je sors en trombe de la chambre. Où sont les toilettes ? Je pousse doucement trois portes avant de tomber sur une salle de bains. J'abaisse le verrou puis mon pantalon de pyjama et je m'assieds sur la cuvette. Je ne veux pas regarder. Peut-être que si je fais comme d'habitude, ça va fonctionner ?

J'essaye de me détendre.

Et en effet, ça fonctionne, même si c'est un peu bizarre. J'attends que le pipi s'arrête et je remonte mon pantalon le plus vite possible.

Bon, ça va mieux. Maintenant, je peux réfléchir. Établir un plan de bataille.

D'abord, voir Victor. Enfin, me voir. Soit je m'en vais sans rien dire à personne, soit j'invente une excuse. Je suis bonne en excuses. Je vais trouver.

Ensuite, déterminer si Victor est capable de se servir de mon pouvoir.

Si oui : catastrophe! Non seulement il saura

que je mens à tout le monde, mais en plus, ça signifie qu'il faudra que je fasse une nuit blanche ce soir pour ne pas risquer de rêver, parce que j'aurai hérité de son pouvoir à lui !

Si non... Ouf. Mais les gens m'aimeront moins s'il ne renoue pas mes liens invisibles en arrivant à l'école lundi, et je serai quand même bloquée dans sa vie jusqu'à... Je fais le calcul. Il est huit heures du matin. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis dans la peau de Victor, mais dans le pire des cas, si notre échange de corps s'est opéré juste avant que je me réveille, je serai libérée de ce rêve horrible lundi à dix-sept heures. Il va peut-être falloir tenir toute la journée d'école !

Je prends une grande inspiration et je sors de la salle de bains.



L'épreuve du petit-déjeuner



J'entends des voix un peu plus loin. Je pénètre dans une cuisine où la lumière du soleil ricoche sur du mobilier blanc et vert.

— Bien dormi, mon chéri ?

Je reconnais le père de Victor, hoche la tête, prends place à la table du petit-déjeuner.

Qu'est-ce que Victor aime ? Si je n'agis pas comme d'habitude, ça paraîtra suspect... Alors, je ne fais rien. J'attends.

— Eh ben ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'as pas faim ?

— Je... Pas réveillé.

L'homme glisse une main dans mes cheveux courts. Il a les mêmes que Victor, d'un roux vif qui tire sur le blond autour du visage.

— Tu veux que ie te prépare ton chocolat

chaud comme quand tu étais petit ?

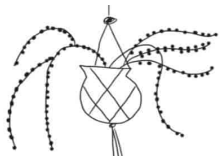
Je hoche la tête avec un sourire gourmand. Ça a l'air d'amuser le papa de Victor, qui dépose bientôt sur la table un bol fumant, et en prépare un deuxième pour le petit cousin qui s'installe à côté de moi.

Avec prudence, je parviens à passer l'épreuve du petit-déjeuner sans être découverte. Je m'habille. Le cousin de Victor ne me lâche pas, je suis obligée de jouer un moment avec lui alors que je n'ai pas du tout la tête à ça.

Quand j'arrive enfin à me débarrasser de lui, c'est la mère de Victor qui me demande de m'asseoir avec elle sur le canapé, et elle me pose des questions en tortillant autour de son index des mèches de mes cheveux – c'est fou ce qu'ils ont tous à toucher les cheveux de Victor !

Elle m'interroge sur ce qu'on fait à l'école. Ce sujet-là, je le maîtrise.

Mais lorsqu'elle commence à parler de souvenirs et de personnes que je ne connais pas, j'en dis le moins possible. Comme je sens qu'elle est plutôt de bonne humeur, j'invente un mensonge.





— Maman, je dois prêter un livre à ma copine Anouk, je lui avais promis de l'apporter vendredi et je l'ai oublié. Je peux y aller tout à l'heure ?

— Elle habite où ?

Je donne mon adresse complète. La mère de Victor me lance un drôle de regard et je comprends que j'ai fait une erreur, Victor ne connaîtrait jamais mon adresse par cœur.

— Anouk me l'a écrite sur un papier. Je peux, alors ?

— D'accord, mais après le déjeuner, et on t'accompagne en voiture.

— Je veux aller à vélo. sinon...

— Non, on t'accompagne.

Son visage s'est fermé d'un coup quand j'ai mentionné le vélo. Je n'insiste pas.

Après le déjeuner ? Ça me paraît être dans une éternité.

Lorsqu'on se met enfin à table, je mange peu, car j'ignore ce que Victor aime ou non.

— Tu n'as pas beaucoup d'appétit, observe la tante de Victor, une petite femme aux cheveux frisés.

— Non...

— Ah, l'amour, ça fait parfois cet effet, s'amuse le père de Victor.

L'amour ? Mais de quoi il parle ? Pour toute réponse, je lui tends une grimace qui fait rire la tablée. Les adultes traînent après le dessert pour « le café ». Tout en moi trépigne. J'aide à débarrasser pour que ça aille plus vite. Victor ne doit pas le faire souvent parce que ses parents me félicitent.

Il est 14 h 38 quand nous nous mettons enfin en route.

Comme si j'étais incomplète



En arrivant, je fais semblant de m'être trompée de numéro de rue lorsque j'ai donné l'adresse ce matin et je désigne la maison de papy Max et mamie Lou. Je sais que ma famille s'y trouve. La mère de Victor vérifie le nom sur la boîte aux lettres et, comme papy Max porte le même que moi, elle me laisse sonner. C'est ma mère qui ouvre la porte.

— Bonjour...

— Bonjour. Je suis... avec Anouk à l'école. Je lui avais promis de lui prêter ce livre vendredi et j'ai oublié, alors...

— J'espère qu'on ne vous dérange pas, ajoute la mère de Victor.

Maman sourit, un sourire poli qui n'est pas du tout celui qu'elle me réserve quand je suis moi.

— Entrez. Anouk est dans le jardin.

J'ai envie de me coller à elle pour sentir son odeur. Je me retiens.

Dans le salon, c'est encore plus dur. Mon père est assis autour de la table basse avec mes grands-parents. Leurs tasses de café sont presque vides. Ils me suivent des yeux en continuant leur conversation. Je voudrais crier que c'est moi, Anouk, dans ce corps qui n'est pas le mien. Je voudrais qu'ils me reconnaissent. On reconnaît toujours sa fille, non ?

Non.

Je passe devant eux, un nœud dans la gorge.

Dehors, mon frère et ma sœur jouent avec... moi. Enfin, avec « Victor-moi ». Je déglutis. Victor m'aperçoit et me rejoint. On s'éloigne vers le poirier pour parler sans être entendus. Je demande :

— Est-ce que tu peux utiliser mon pouvoir ?

— Aucune idée...

— Tu sens où sont les gens que tu aimes ?

— Je ne crois pas. Comment tu fais ?

— Est-ce que tu perçois des... vibrations ? Qui sortent de la poitrine des gens ?

Il ouvre des yeux ronds.

— Ben... non.

Ouf.

— D'accord. Donc tu as mon corps, mais tu n'as pas mon pouvoir. Ça veut dire que je n'ai pas le tien non plus et que je peux dormir normalement. Au fait, c'est encore un rêve bien pourri. Échanger de corps avec moi, sérieusement ?

— Désolé... Enfin, je n'ai pas rêvé qu'on échangeait nos corps. J'ai rêvé que je me réveillais et que j'étais toi.

Oh non... Ça signifie que la transformation s'est produite ce matin.

— Et tu t'es réveillé à quelle heure ?

— Euh... Huit heures ? Ou un peu avant ?



Comme moi. J'espérais grappiller du temps.

mais non, il nous faudra bien tenir toute la journée de lundi avant de retrouver nos corps respectifs. Je prends une grande inspiration.

— Des choses à savoir sur toi ? Sur ta famille ?

— Ne parle pas de mon frère Jules à mes parents. Ça les rend tristes.

Jules, c'est son grand frère qui est mort.

— D'accord.

— Toi, des choses que je dois savoir ?

— Si on te demande où est Robin, ne réponds jamais « je ne sais pas ». Ma famille ne connaît pas mon pouvoir, mais depuis que je suis petite, ils ont remarqué que je sais toujours où se trouve mon frère. Donc invente un truc.

Il hoche la tête.

— J'aime bien ta famille.

Un pincement de jalousie me dessine une grimace. Ça reste ma famille, bien sûr, mais j'ai la sensation bizarre qu'il est en train de me la voler. Ne plus être connectée à elle me manque. C'est comme si j'étais incomplète. Vivement que tout rentre dans l'ordre.

— Je veux dire, se reprend Victor-moi en voyant ma-sa tête, ils sont sympas.

Je jette un coup d'œil à Robin et Pauline qui

nous surveillent depuis la terrasse, et le manque creuse un peu plus son trou dans mon ventre.

— Ta mère m'attend dans le salon, je dois y aller.

— Elle est là ? demande aussitôt Victor-moi d'une voix pleine d'espoir.

J'acquiesce. Son regard glisse vers la porte vitrée, je sens qu'il hésite à aller voir à l'intérieur. Je dis :

— Tu la retrouveras demain soir.

— Oui. Oui.

— D'ici là, pas de bêtises avec ma famille et pas de gaffe à l'école, s'il te plaît.

— Je vais essayer.

Je lui fourre dans les mains le livre que j'ai apporté. Je m'apprête à partir. Me retourne.

— Tu as... fait pipi ? (Victor-moi rougit.) Tu as interdiction de regarder entre tes jambes, Victor, c'est bien clair ?

Il rit.

— Et comment tu sauras si j'ai jeté un coup d'œil ou pas ?

— C'est pas drôle ! Tu veux que je regarde, moi, entre mes jambes ?

— Je m'en fiche un peu, tu sais...

Je pose un doigt sur son-mon torse.

— Tu ne regardes pas, tu ne touches pas, tu ne prends pas de douche. Point final.

Il acquiesce en secouant bizarrement la tête, comme s'il disait oui et non à la fois, et ça me fait une drôle d'impression de voir un geste à lui animer mon corps à moi. Est-ce que quelqu'un d'autre remarquera ces petits changements ?

Et puis Victor est tellement maladroit. Il suffirait d'une seconde d'inattention, d'une parole malheureuse, pour qu'il modifie l'image que les gens ont de moi.

— Ne provoque pas de catastrophe, Vic. Je suis sérieuse. Je tiens à ma vie telle qu'elle est.

— Je tiens à la mienne aussi, tu sais... T'inquiète. Ça va aller. Et puis c'est un peu marrant, non ?

Je ne trouve pas ça marrant du tout. Je tourne les talons et je quitte la maison sans regarder personne dans les yeux. Je ne peux pas. Ça fait trop mal.

Lorsque je monte dans la voiture, j'ai le cœur si lourd qu'il pourrait tomber par terre.

Tu te fais des copains ?



Durant l'après-midi, je joue dans le jardin avec Roman, le cousin de Victor. Il est petit, mais marrant. Il sourit tout le temps. Comme moi. Mais en plus... comment dire... Roman, c'est tout son corps qui sourit, ses yeux sourient, son front sourit, ses mains sourient, jusqu'au bout de ses orteils. Il sourit même quand il ne sait pas qu'on le voit. Ça me fait presque oublier le bazar que Victor a mis dans nos vies.

— Victor ! m'appelle son père au milieu de l'après-midi. Tes devoirs !

C'est vrai ça, le maître nous a donné des exercices et une leçon à revoir. Ça m'était sorti de la tête. Je m'installe à la table du salon avec le cartable de Victor. Assises dans la véranda, sa mère

et sa tante discutent. Je crois qu'elles parlent

de Victor mais je n'arrive pas à comprendre ce qu'elles disent. J'essaie de me concentrer.

Oh là là ! Victor va faire MES devoirs sur MON cahier. Je suis sûre qu'il va faire plein de fautes ! J'ai presque envie de l'appeler pour lui donner les réponses à l'exercice de mathématiques. Et puis nos écritures sont différentes. Si le maître s'en aperçoit...

Les chiffres sont moins difficiles à imiter que les lettres, heureusement, et lorsque je compare mes réponses aux précédents exercices effectués par Victor, je suis plutôt fière.

Je viens de terminer quand le père de Victor s'assied à côté de moi.

— Comment ça va à l'école, mon grand ?

— Euh... bien.

— Tu te fais des copains ?

— Oui oui.

— Super ! Je suis content pour toi. L'année dernière a été compliquée, et ce début d'année aussi.

Je n'ose pas demander ce qu'il entend par là – Victor est censé savoir de quoi il parle. Peut-être de leur maison en morceaux ?

— Ouand est-ce qu'on pourra retourner à la

maison ?

Il soupire.

— Je ne sais pas, mon grand. Pas avant deux ou trois mois. Moi aussi, je préférerais être chez nous, tu sais. Ça ne doit pas être marrant de partager la chambre de Roman tout le temps, il est petit et...

— Non, ça va. Il est cool, Roman. Il m'accueille dans sa chambre et il ne se plaint jamais.

Le père de Victor me dévisage. Ébouriffe mes cheveux – ce n'est pas possible, cette manie !



— Je suis fier de toi, tu sais. Tu grandis. Tu es

en train de devenir un super bonhomme. Et je suis content que des élèves de ta nouvelle école s'en rendent compte.

— Bah ils ne m'apprécient pas *tous*, hein...

— L'essentiel, c'est d'être aimé pour qui l'on est vraiment, fait-il avec un clin d'œil, pas d'être aimé par tout le monde.

Je ne dois pas sembler convaincue, parce qu'en se levant, il enfonce le clou :

— Une poignée de vrais amis, ça vaut tous les « copains » du monde.

Dernier ébouriffage de cheveux, et il quitte le salon. Bien sûr que c'est important d'avoir de vrais amis. Seulement, avoir de vrais amis ET plein de copains, c'est mieux.

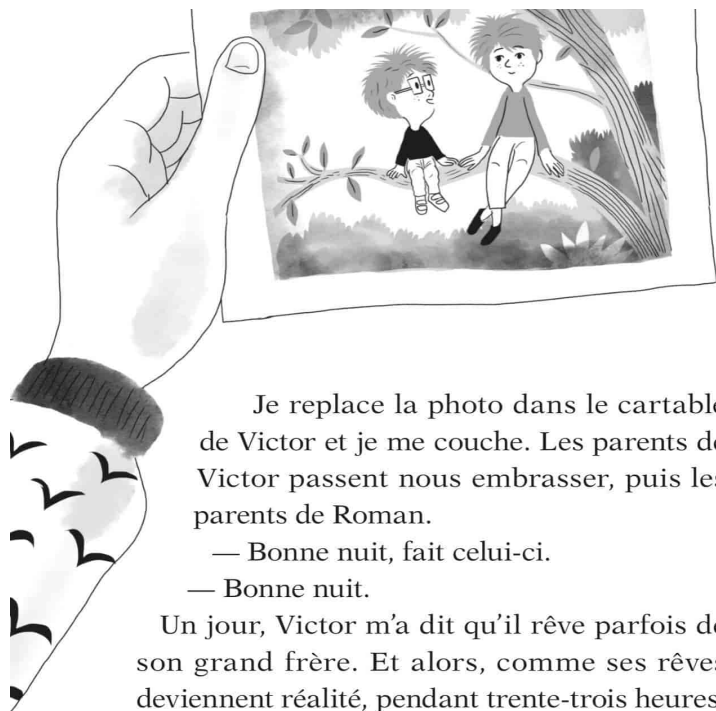
Imaginer des trucs faux pour ressentir des trucs vrais



Ce soir-là, quand je prépare mon cartable, je remarque le coin d'une photo qui dépasse d'une petite poche secrète. Je tire dessus. Deux garçons aux cheveux roux sont assis sur la branche d'un arbre, les pieds dans le vide. Ils ont l'air de discuter sans se rendre compte qu'on les prend en photo. Les yeux du plus petit, derrière ses lunettes, sont levés avec admiration vers le grand. C'est Victor. Victor et son frère Jules.

Un instant, j' imagine ce que ça me ferait que Robin meure. Mes yeux se remplissent aussitôt de larmes. Je fais souvent ça. Imaginer des trucs faux pour ressentir des trucs vrais. Après, je me sens mieux.





Je replace la photo dans le cartable de Victor et je me couche. Les parents de Victor passent nous embrasser, puis les parents de Roman.

— Bonne nuit, fait celui-ci.

— Bonne nuit.

Un jour, Victor m'a dit qu'il rêve parfois de son grand frère. Et alors, comme ses rêves deviennent réalité, pendant trente-trois heures, il peut lui parler en vrai, comme s'il était encore vivant. Je trouve ça fou. Pouvoir encore discuter avec un mort.

Si Robin mourait, il se passerait quoi ? Est-ce que le lien invisible qui me relie à lui disparaî-

trait? Sûrement. Je ne ressentirais plus jamais

le ronronnement doux de sa présence. Je ne ressentirais plus jamais son amour pour moi.

Les larmes montent à nouveau à mes yeux. Je ne ressens plus ce lien depuis une seule journée et c'est déjà insupportable. Alors pour toujours ?

J'imagine un peu plus fort. Mon oreiller est tout humide. Puis le tourbillon d'émotions s'apaise d'un coup, et je m'endors.

Méchante



Le lendemain, à l'école, Liam est le premier à remarquer que quelque chose cloche. On est dans la cour, avant de monter en classe, et Victor-moi se met à rire fort à une blague de Manel.

Croyant me regarder, Liam dévisage Victor, et lâche :

— Tu n'es pas comme d'habitude. Ça va ?

Alors on leur explique. Liam ne commente pas. Il ne parle pas beaucoup, Liam. Il se contente de hocher la tête comme si le décalage qu'il a perçu en Victor-moi devenait enfin logique. Manel, elle, nous bombarde de questions sur ce que ça fait d'être dans le corps de quelqu'un d'autre. Elle veut qu'on raconte tout ce

qui nous est arrivé depuis hier matin. J'écoute

Victor détailler son dimanche dans ma famille. J'essaye de ne pas montrer à quel point je lui en veux d'avoir pris ma place.

Lorsqu'on monte en classe, on fait bien attention à s'asseoir à la bonne table. Ça me fait bizarre d'être au premier rang, je n'ai pas l'habitude. Mais je dois avouer qu'avec la mauvaise vue de Victor, c'est plus pratique pour déchiffrer ce qui est écrit au tableau.

La matinée se passe plutôt bien, même si, comme je le pensais, Victor a fait des fautes dans l'exercice de mathématiques et que le maître s'en est étonné. À la récréation, je reste seule avec Liam. Ça me fait bizarre que les autres élèves ne viennent pas me parler. Je me sens... à l'écart. Pas importante.

C'est à midi que ça se gâte vraiment. Dans la file de la cantine, on murmure des mots méchants sur mon passage. J'entends plusieurs « tu pues », et Thérance essaye de me voler mes lunettes.

— Ne dis rien, me chuchote Victor-moi. Ça sera pire si tu réponds.

Je ne l'écoute pas, me retourne vers une fille :

— Ou'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit que tu pues.
Les autres pouffent autour d'elle.
— C'est vrai que c'est super drôle.
— Bah oui.



— Ça serait encore plus drôle si tu ne portais pas ce parfum ridicule à la noix de coco, parce que clairement, c'est toi qui pues, ça cocotte dans toute la file d'attente.

— Houuuuu! lâche un CM2, comment il t'a clashééééé!

Liam me jette un coup d'œil surpris.

— Je t'ai dit de ne pas répondre, gronde Victor. Je ne suis pas méchant comme ça, et je ne veux pas que les gens pensent que je le suis, ok?

— J'ai juste répondu! C'est elle qui a été méchante, pas moi.

— Si.

— Au moins, maintenant, elle te laissera tranquille.

Pourtant ie sais bien qu'il a raison. Cette

situation me rend méchante. Je n'avais jamais été méchante de ma vie. Enfin si, dans ma tête. Mais personne ne le savait, alors que là...

Je m'assieds à côté de Liam pour manger. On se tait ensemble.

Juste avant le dessert, il chuchote :

— Plus que quelques heures à tenir, Anouk...

Qu'il m'appelle par mon prénom m'adoucit. Je suis encore moi, même dans ce corps différent, même si les autres élèves ignorent que c'est à moi qu'ils parlent.

Pendant l'après-midi, le maître se moque parce que je n'ai pas lu le bon mot au tableau. Il ne s'était jamais moqué de moi. J'ai envie de jeter les fichues lunettes bleues de Victor par terre. Et je sais bien que Victor, lui, aurait ri de la moquerie du maître. Je l'ai déjà vu le faire. Mais j'en suis incapable.

Alors, quand un peu plus tard, je le repère dans la cour entouré de tous mes copains, je m'approche. Ils discutent d'un dessin animé que Victor a regardé hier après-midi avec mon frère et ma sœur.

— Je l'ai vu aussi ! fait Thérèse. La poursuite

en voiture est trop cool !

D'habitude, Thérance est le garçon de la classe qui embête le plus Victor, Manel, et un peu tout le monde sauf moi et ses copains. Là, évidemment, comme il pense s'adresser à moi, il est sympa, et Victor-moi, ravi, s'exclame :

— Et tu as vu quand le dino explose la ville ?
Bam !

Sa main gauche écrase la paume de sa main droite comme le pied d'un gigantesque dinosaure sur une maison. Il poursuit sa description des scènes marquantes en sautillant dans tous les sens. Je bouillonne. Ce n'est pas moi. Ce n'est tellement pas moi. Ils vont s'en rendre compte.



N'y tenant plus, j'attrape le bras de Victor-moi et je l'entraîne à l'écart. Mes yeux plongent dans les siens.

— Arrête de parler autant.

— Non mais ça va. Personne ne devinera.

Je le fusille du regard.

— Ce sont MES copains et MA famille, n'oublie pas ça !

Victor-moi se décompose. Je m'en veux aussitôt. J'ouvre la bouche pour m'excuser, mais Victor est plus rapide :

— Moi aussi ma famille me manque, Anouk. Tu n'es pas la seule à avoir quelque chose à perdre dans cet échange. Dans une heure ou deux, tu regagneras ta vie parfaite, et moi, je pourrai à nouveau discuter avec mon frère quand je rêve de lui. En attendant, laisse-moi tranquille.

Il rejoint le petit groupe au milieu duquel parade Thérance. Leurs éclats de rire se fichent dans ma poitrine comme des flèches.

Je n'aime pas qui je suis quand je ne suis pas moi.

Le plus grand compliment du monde



En fin d'après-midi, quand l'école se termine, je suis encore Victor et il est encore moi. Manel file à son cours de violon. Le grand frère de Liam vient le chercher.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande Victor.

— On va chez toi en attendant que le cauchemar se termine ?

— Ok !

Victor-moi dit à ma sœur de prévenir maman que je goûte chez lui et nous marchons jusqu'à la maison de sa tante. Le père de Victor a l'air ravi qu'il ramène une copine. Il nous sert un énorme goûter dans le jardin. Lorsqu'il s'éloigne, je lance :

— Excuse-moi pour tout à l'heure.

— C'est pas grave.

— Bah un peu quand même. Désolée.

Victor-moi sourit. Je sais que pour lui, c'est déjà oublié. Il est comme ça, Victor, il pardonne vite. Mais moi, je n'oublie pas. Je ne savais pas que j'étais capable de dire des choses juste pour que ça fasse mal à quelqu'un. Tout ça parce que je passe trente-trois heures dans la peau de Victor et que je n'ai pas accès à mon pouvoir. Juste trente-trois heures.

— Ils se comportent toujours comme ça avec toi, les autres élèves ? Les insultes, et tout ?

Il hausse les épaules.

— Parfois.

— Hier, ton père m'a dit qu'il était content que tu te fasses des copains dans ta nouvelle école parce que l'an dernier c'était compliqué. C'était lié à tes rêves qui devenaient vrais ?

— Non. En fait, après la mort de Jules, les enfants de ma classe ne voulaient plus être avec moi.

— Pourquoi ?

— Rien. Des bêtises.

— Dis-moi.

— Ils... Ils prétendaient qu'il ne fallait pas me

toucher. Que je portais la mort sur moi, tu vois. Et que si quelqu'un me touchait, il allait lui arriver un truc mauvais.

— C'est complètement débile.

— Je sais.

— Et avant, t'avais des copains ?

— Ouais. Un peu.

— Comment ça un peu ?

Il soupire.

— Je suis roux, Anouk ! J'ai droit en permanence à des blagues méchantes, comme quoi je pue, ou ce genre de truc. Et puis... je crois que les gens me trouvent bizarre.

— Tu es bizarre.

— Ah bah tu vois...

— Tu es bizarre et sympa. (Le visage de Victor-moi s'illumine comme si je venais de lui faire le plus grand compliment du monde.) C'est vraiment très étrange de te parler en me regardant.

Il rit. Je ris. Et soudain... c'est mon rire à moi qui sort de ma bouche ! Je suis en train de regarder Victor. Le vrai Victor dans son corps à lui.





— C'est terminé !!!

Victor fronce les sourcils.

— Tu n'as pas nettoyé mes lunettes. Comment tu arrivais à voir à travers ça ?

— Je ne savais pas qu'il fallait les nettoyer, je n'ai jamais porté de lunettes !

Il souffle de la buée sur les verres, les frotte d'un coin de son tee-shirt, les chausse à nouveau sur son nez.

— Beaucoup mieux, sourit-il.

Et je ne peux qu'être d'accord avec lui. Parce que soudain, je sens la vibration bariolée qui

sort de sa poitrine. et ie me connecte à lui.

renouant un premier lien invisible...

— Tu sais, dit-il, tout le monde répète que tu es super gentille, et c'est souvent vrai, mais ça n'existe pas quelqu'un qui est tout le temps gentil.

Je le dévisage, fouille du regard ses grands yeux verts. Ce n'était ni une accusation ni un reproche. C'était juste la vérité. Alors, je murmure :

— Non, ça n'existe pas.

Oh non...



Une semaine calme s'écoule. Je renoue tous les liens invisibles habituels. J'expérimente à nouveau sur Mme Pierrette, mais ses émotions me restent inaccessibles.

Victor rêve qu'on ne nous sert que des desserts à la cantine, et c'est ce qui se passe deux midis de suite ! Autant dire que tous les élèves sont ravis, y compris moi.

Les parents, en revanche, râlent un peu et font des réclamations à la directrice qui peine à comprendre qui a pris cette décision farfelue. Pas elle, en tout cas, assure-t-elle aux parents qui viennent discuter au portail le matin. Avec Victor, Liam et Manel, ça nous fait rire de la voir mener l'enquête pour découvrir qui a commandé cette ribambelle de desserts.

Le week-end arrive et, après la mésaventure

de la semaine dernière, je profite de ma famille deux fois plus que d'habitude ! Je me love dans les bras de mes parents, de mes grands-parents, de mon frère, et même dans ceux de ma sœur. Ravie, Pauline passe deux heures à me brosser les cheveux et me faire des coiffures marrantes pleines de couettes et de barrettes colorées.

Lorsque j'arrive à l'école lundi matin, Manel et Liam font une tête bizarre. Victor ne me regarde pas dans les yeux quand je lui dis bonjour. À la place, il lâche :

— Je suis désolé.

— Pourquoi ?

— J'ai...

— Ne me dis pas que tu as encore rêvé de moi.

— Si.

Oh non...

Je murmure :

— Mais pourquoi ? Pourquoi tu rêves tout le temps de moi ?

Victor rougit.

— Je ne sais pas.

— Il se passait quoi, cette fois ?



— Tu...



Il déglutit.

— Dis-le, Victor, fait Manel.

— Tu devenais un genre de... monstre.

Mon cœur manque un battement.

— Quel *genre de monstre* ?

— Tu sais. Grand. Avec des poils et tout.

— Tu es en train de me dire que je risque de me transformer en yéti ?

— Quelque chose comme ça.

Mes jambes tremblent malgré moi. Je me laisse tomber le long du mur, serre mes genoux contre ma poitrine.

— Je te déteste, Victor.

— Pour de vrai ?

— ... Non. Mais là, tout de suite, j'aimerais que tu disparaisses de ma vie.

Victor baisse les yeux vers ses baskets.

— Je suis désolé. Je sais que c'est compliqué d'être mon amie. Je comprends que tu ne veuilles plus.

Je relève aussitôt la tête.

— Non, c'est pas ce que je...

Il s'éloigne déjà, blessé. Manel court pour le rattraper. Liam reste avec moi. Je répète :

— Ce n'était pas ce que je voulais dire.

— Je sais. Mais c'est ce qu'il a entendu.

Je m'en veux. Et en même temps, comment il réagirait, Victor, si on lui annonçait qu'il allait d'un moment à l'autre se transformer en gros monstre poilu ?

Le pire, c'est que lui, je suis sûre qu'il en rigolerait.

Mais moi... moi...

Des larmes montent, se pressent contre mes cils, et les mots tourbillonnent dans ma tête : *tu forces les gens à t'aimer, tu es un monstre, un monstre...* C'est comme si d'un coup, tout le monde allait distinguer celle que je suis vraiment à l'intérieur. Et ça me terrifie.

Ils se souviendront



Je ne prononce pas un seul mot de la matinée. Ne pas savoir quand la transformation se produira est insupportable. J'en viens presque à espérer que ça arrive rapidement pour ne plus attendre.

On descend jouer dans la cour avant d'aller déjeuner lorsque, soudain, mes épaules sursautent.

Une fois, deux fois, trois fois, elles se lèvent et s'abaissent.

Puis elles grossissent.

Je sors de la cage d'escalier. Je veux courir vers le préau, me cacher dans les toilettes. Manel me retient.

— Tu vas être coincée ! Reste dehors !

Elle m'entraîne derrière le tronc du grand

chêne. Sur l'herbe, mes pieds s'épaississent à vue d'œil et déchirent mes baskets. Je n'ai pas mal. J'ai peur. Mes amis font un rempart de leur corps pour que les autres élèves ne devinent pas ce qui se passe, mais bientôt, je les dépasse tous, et des poils gris sombre poussent sur ma peau.

Je me sens forte. Terriblement forte. Je renifle l'air. Les odeurs de la cantine s'engouffrent par mes immenses narines et me crient de courir droit vers elles.

— Anouk ! m'appelle Liam.

Je baisse les yeux vers lui. Ce qu'il est petit... Et il sent l'amande. Je n'avais jamais remarqué qu'il sentait l'amande.

Victor part en courant vers la loge de Mme Pierrette. Des cris s'élèvent autour de moi. Des élèves approchent, reculent, s'époumonent, vont chercher des adultes.



— Assieds-toi. me conseille Manel. Tu feras

moins peur si tu es assise.

Mais je ne veux pas m'asseoir. Je veux manger. Je tente de le dire. Un grondement atroce s'échappe de mon corps. Les cris des élèves redoublent. Plusieurs instituteurs éloignent les enfants.

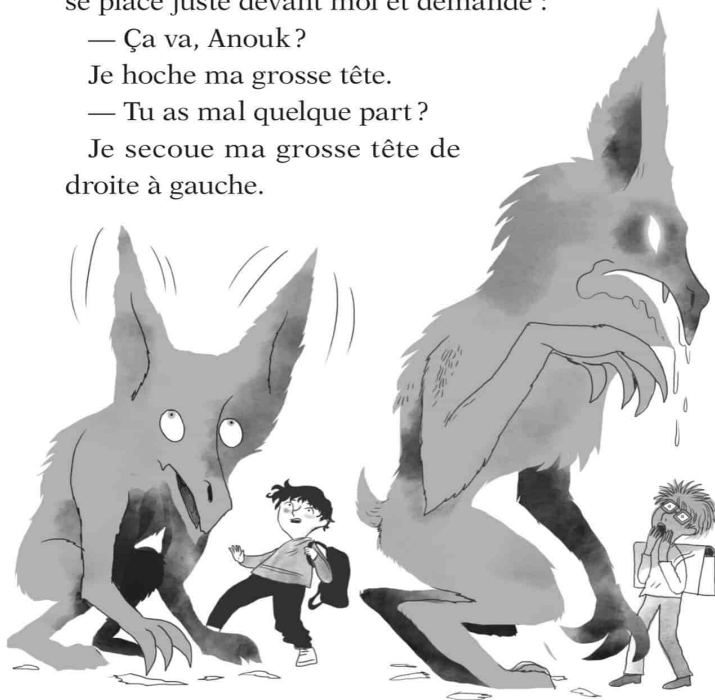
Victor revient avec Mme Pierrette. Celle-ci se place juste devant moi et demande :

— Ça va, Anouk ?

Je hoche ma grosse tête.

— Tu as mal quelque part ?

Je secoue ma grosse tête de droite à gauche.



— Ne bouge pas.

Je grogne. Les odeurs de la cantine sont bien trop alléchantes pour que j'obéisse. Je file vers elles en courant.

Ce sont les regards terrorisés des autres élèves qui m'arrêtent dans mon élan. Soudain, je me rends compte de ce qu'ils voient. Un gros monstre poilu, la gueule pleine de salive, en train de traverser la cour de récréation. Je les fixe, comme statufiée. Ils chuchotent mon prénom. Ils savent que c'est moi. Ils savent ! Parce qu'ils ont entendu Mme Pierrette ? Ou parce qu'il est possible de me reconnaître sous ce pelage ? Je me mets à trembler sans pouvoir m'arrêter.

Les maîtresses et les maîtres font remonter les élèves dans les classes. Je me réfugie sous le préau pour échapper aux regards collés aux fenêtres. Recroquevillée contre un mur, je me dis que je vais patienter comme ça durant trente-trois heures, ne rien faire, ne pas tenter de parler, juste attendre de retrouver mon apparence habituelle.

Mais ils se souviendront.

Ils se souviendront que j'ai été un monstre. ou'il

----- que j'-----, q-----
y a ce morceau monstrueux à l'intérieur de moi et qu'un jour, il est apparu à la surface pour que tout le monde le voie. Parce qu'ils ne savent pas, pour les rêves de Victor. Ils ne peuvent pas deviner que ce monstre sort de son cerveau à lui. Et j'aurai beau modifier ce qu'ils ressentent pour moi, j'aurai beau les obliger à m'aimer très fort, ils se souviendront de cette transformation.

Liam, Manel et Victor sont aussi remontés en classe. Seule Mme Pierrette reste avec moi. Elle garde ses distances. Même elle me craint.

Bientôt, mes parents arrivent. J'ai envie de les serrer contre moi, seulement, j'ai peur de leur faire mal avec mes griffes ou de les étouffer. Alors je me terre dans mon coin. J'ai envie de pleurer.

— On va la ramener à la maison, dit maman.

— Je ne vous le conseille pas, proteste Mme Pierrette. Elle ne tiendra pas à l'intérieur d'une voiture, des gens vont prendre des photos d'elle, la filmer... Ce serait le meilleur moyen de rameuter des journalistes. Mieux vaut qu'elle dorme ici, à l'abri des regards. Je vais m'occuper d'elle en attendant que tout rentre dans l'ordre.

J'imagine les reportages dans les jour-

naux télévisés de ce soir si des journalistes apprennent ce qui se passe. « Une élève de primaire se transforme en monstre terrifiant ! »

J'aimerais devenir toute petite pour pouvoir me cacher.

— Vous êtes sûre que ça... rentrera dans l'ordre ? s'inquiète maman.

— Certaine, la rassure Mme Pierrette. Dans cette ville, les phénomènes étranges ne durent jamais.

Avant de partir, papa et maman s'approchent. Je sens bien qu'ils ont envie de me toucher. Ils n'osent pas. Finalement, ils disent :

— On va te ramener ton lapin en peluche.

— Ça va aller, ma toute grande...

Je les suis du regard tandis qu'ils quittent la cour. Une tristesse immense coule dans mon ventre. Parce qu'eux aussi, ils se souviendront de ce moment.

Mille fois plus fort qu'un papa enrhumé



Le soir tombe. J'observe mon lapin en peluche minuscule au creux de ma patte poilue. Il ne me procure aucun réconfort.

— Je ne vais pas rentrer chez moi ce soir, ma grande, fait Mme Pierrette. Je reste avec toi.

Elle disparaît un moment dans la cantine, puis m'apporte une bassine pleine de pâtes à la bolognaise. J'y touche à peine. J'ai faim, pourtant. Mais je n'arrive pas à manger. Ma chambre me manque, ma famille me manque, mes copains me manquent, mon corps me manque, mes liens invisibles me manquent. Je me sens tellement seule. Je me mets à pleurer sans pouvoir m'arrêter.

Je ne sais pas si vous avez déjà vu un monstre pleurer. J'espère pour vous que non, parce que

ca morve partout. ca dégouline. ca glougloute

de la bouche, ça gémit comme un chiot et ça renifle mille fois plus fort qu'un papa enrhumé.

Mme Pierrette fait ce qu'elle peut pour me consoler. Elle déniché de grands draps en guise de mouchoir. Finalement, elle s'allonge contre moi et ses bras entourent ma patte avant.



Ca me fait du bien de la sentir là. D'une main.

elle caresse mes poils. Je finis par m'endormir, roulée en boule sous le préau dans des draps mouillés de larmes, avec Mme Pierrette entre mes pattes, sa tête appuyée sur mon long pelage gris comme sur un coussin.

Quand je me réveille, elle n'a pas bougé. Le jour est à peine levé.

— Un petit thé ? propose-t-elle.

Elle n'attend pas ma réponse, s'extrait d'entre mes pattes, file vers sa loge. Quelques minutes plus tard, elle revient avec une grosse marmite d'eau chaude parfumée à la bergamote. Mon museau de monstre hume, flaire, aspire. Je n'ai jamais rien senti avec autant de précision, c'est comme si l'odeur s'engouffrait dans chaque recoin de ma tête. Je lape le contenu de la marmite. Ce thé est absolument délicieux !

— La directrice a décidé de laisser l'école ouverte aujourd'hui, m'informe Mme Pierrette. Je lui ai assuré que tu resterais sous le préau et que tu ne serais pas un danger pour les autres élèves. J'ai bien fait ?

Je hoche la tête. Ouand ie me suis transfor-

mée, hier, j'avais des envies que je n'arrivais pas à contrôler, mais ce matin, je m'en sens capable.

Pourtant, cette nouvelle m'inquiète. Je vais devoir affronter le regard des autres enfants durant toute la journée. Et je les connais bien. Ils n'aiment pas Manel parce qu'elle ne pense qu'au violon et qu'elle dit aux gens ce qu'elle pense avec un peu trop de franchise. Ils n'aiment pas Victor parce qu'il rit fort, qu'il est passionné par plein de sujets bizarres, qu'il voit complètement flou, qu'il parle tout seul... Bref, parce qu'ils sont trop différents d'eux. Alors moi, avec mes poils et mes dents pointues, ils ne risquent pas de m'aimer. Je devine qu'ils vont m'en faire voir de toutes les couleurs.

Dans ma tête, je me répète en boucle : « Ce n'est qu'une journée à passer, ce n'est qu'une journée à passer, juste une journée, ce n'est qu'une journée, une journée à passer, juste une... »

Tu parles.

Encore !



Dès qu'ils débarquent à l'école, les élèves se pressent sous le préau à quelques mètres de mon refuge. Je suis l'attraction du jour. Certains jouent à s'approcher de moi et repartent à toutes jambes en rigolant de peur que je les attrape. Les insultes fusent.

— Face de caca !

— Grosse mémère qui pue du derrière !

— Patate poilue !

Ils finissent par monter en classe, ce qui m'offre un peu de répit. À la récréation, le même manège recommence. Manel, Liam et Victor me protègent comme ils peuvent. Ils répondent à ma place, font appel aux adultes quand la situa-

tion dégénère. Moi, ie ne bouge pas. J'encaisse.

assise contre le mur. Même lorsque Thérance et Noham se dandinent devant moi en grimaçant, je ne fais pas mine de les attraper. J'ai l'impression d'être un garde du palais de la reine d'Angleterre. Dans leurs uniformes rouges, ils restent immobiles, ne répondent pas aux provocations des touristes, et même leurs visages ne laissent rien transparaître de ce qu'ils ressentent. Je les imite. J'attends que ça passe.

Soudain, une pierre fuse dans ma direction et heurte mon bras. Ça ne me fait pas mal ; pourtant ma colère se réveille et je me lève d'un coup. Mes pattes s'accrochent aux poutres du préau. Les enfants crient. Liam me fait signe de me calmer.

Et là, tandis que les élèves courent dans tous les sens, une idée explose entre mes pensées. Oui, évidemment !

J'attrape Victor par la taille. Je vois bien qu'il est effrayé, mais tant pis – après tout, c'est sa



faute si ie suis un monstre. il peut bien avoir

peur quelques secondes, ce froussard ! Je le dépose sur ma nuque, appuie mes pattes avant au sol, l'encourage d'un petit coup de tête en arrière. Il glisse jusqu'en bas de mon dos comme sur un toboggan !

— Mais c'est trop bien ! s'exclame-t-il, hilare, en rajustant ses lunettes. Encore !



On recommence. Ensuite, c'est au tour de

Manel et Liam de dévaler mon pelage. Les autres élèves observent notre manège d'un air perplexe, qui se transforme vite en franche jalousie de voir mes amis s'amuser autant. Et, bientôt, des dizaines d'enfants font la queue pour glisser sur mon dos ! Si bien que lorsque la cloche sonne la fin de la récréation, des cris de protestation s'élèvent. Les instituteurs sont obligés d'attendre que tout le monde soit passé au moins une fois !

— À ce midi, le monstre ! me lancent les enfants en remontant en classe.

— C'est pas « le monstre », c'est Anouk, proteste Manel.

Une petite de CP met tout le monde d'accord.

— C'est Anouk, mais aujourd'hui, c'est notre monstre-toboggan à nous, voilà !

— Ouais, voilà !

J'avoue que même moi, je me suis bien amusée.

Le jeu reprend dès que les élèves de l'école regagnent la cour à la pause de midi. Tandis que

les enfants glissent sur mon dos. deux filles se

mettent à tresser les longs poils entre mes pattes avant. Des garçons s'approchent, intrigués.

— Vous nous apprenez à faire ça ?

Peu à peu, c'est une quinzaine d'élèves qui se pressent entre mes bras et contre mes flancs. Je termine la journée avec des tresses partout.

L'école se termine. Personne ne veut rentrer. La directrice et les parents venus chercher leurs enfants mettent presque une heure à chasser tout le monde !

— À demain ! s'écrient les élèves en partant.

Demain, fini le toboggan, je serai à nouveau l'Anouk qu'ils connaissent. Mais ils ne le savent pas encore.

Partir ?



De nouveau seule sous le préau, je joue avec un gros ballon en attendant de me retransformer en fille. Soudain, j'entends mon prénom au milieu d'une conversation. Je me fige.

Mme Pierrette et Mme Sarcella, la directrice, discutent près de la loge. Elles n'imaginent pas que je comprends ce qu'elles disent malgré la distance grâce à mes grandes oreilles de monstre.

— J'apprécie Anouk, murmure la directrice, mais il y a de sérieuses chances que tout ce qui arrive ici depuis la rentrée soit sa faute.

— Nous n'avons aucune certitude... tempère Mme Pierrette.

— Comment expliquer qu'elle ait réussi à

ramener les élèves dans la cour lorsque l'école s'est transformée en labyrinthe ? Et nous avons une preuve de trois mètres de haut juste sous nos yeux ! Elle n'est pas... normale. Elle est spéciale. Et, en tant que directrice de cet établissement, je ne suis pas en mesure de la protéger, ni de protéger d'elle les autres élèves.

— Même si c'était le cas, elle n'a fait aucun dégât.

— Souvenez-vous du minotaure ! Il n'y a eu que des blessés légers, mais ça aurait pu être bien plus grave ! Non, ça me crève le cœur, mais elle doit partir, je ne vois pas d'autre solution.



Cette dernière phrase me glace. Partir ?

Quitter l'école ? Pour aller où ?

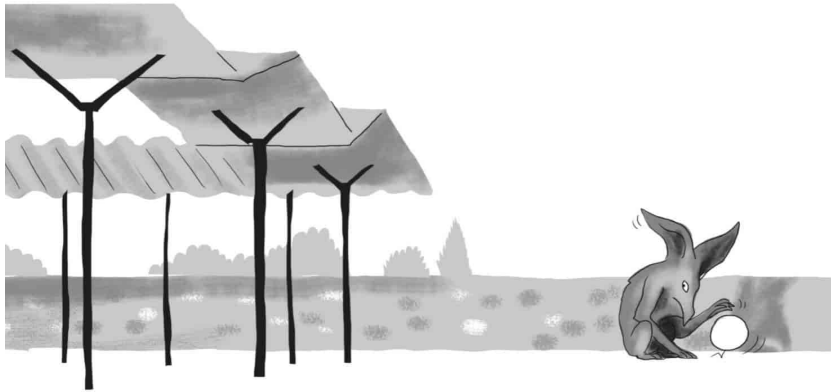
— Vous voulez priver une petite fille d'instruction ?

— Bien sûr que non. Elle peut apprendre à la maison. C'est une très bonne élève.

— Vous ne pouvez pas obliger une enfant à ne pas aller à l'école, enfin...

— Voyez-vous une autre solution, madame Pierrette ?

— Anouk n'est pas un danger. Elle est une petite fille. Elle doit être protégée, en effet, et ce n'est pas en la retirant de l'école que vous y parviendrez.



La directrice sourire.

— Ma décision est prise. Comprenez-moi, je dois penser aux autres élèves.

Mme Pierrette jette un coup d'œil dans ma direction. Elle doit se rendre compte que je les écoute, parce qu'elle me fixe en exigeant :

— Attendez au moins qu'Anouk soit à nouveau elle-même avant de le lui annoncer.

Évidemment ! Quelle imbécile, je m'inquiète pour rien ! Dès que je retrouverai mon corps, je retrouverai mon pouvoir. Je pourrai recréer un lien invisible avec Mme Sarcella, attiser l'amour qu'elle ressent pour moi, et alors elle ne voudra plus que je parte.

Mon soulagement est de courte durée. Là-bas, Mme Pierrette m'observe toujours. A-t-elle compris quel est mon pouvoir, pour prononcer sa dernière phrase comme si elle me l'adressait ?

Une élève parmi tant d'autres



Il fait nuit depuis longtemps lorsque je me retransforme enfin en fille. Heureusement qu'il n'y a plus d'élèves, parce que je me retrouve toute nue !

Mme Sarcella, qui a décidé de rester pour ne pas laisser Mme Pierrette s'occuper seule de moi une deuxième nuit, pose son manteau sur mes épaules. Je profite de ce bref contact pour renouer notre lien et, tandis que Mme Pierrette m'apporte des vêtements d'enfant qu'elle range dans un placard de sa loge, j'intensifie l'amour que me porte Mme Sarcella. Elle me couve d'un regard brillant, m'adresse mille sourires qui me rassurent. Elle ne me demandera pas de quitter l'école.

Mes parents viennent immédiatement me

chercher et ils me serrent fort contre eux avec des larmes coincées au bord des yeux. Maman malaxe mes épaules, mes bras, tandis que je renoue notre lien invisible. Elle repousse une mèche de cheveux derrière mon oreille.



— Ma chérie... Comment te sens-tu ?

— Bien.

— Ça a dû être atroce...

— Au début, oui. Après c'était rigolo. Maman, tu pourras acheter du thé à la bergamote ?

Mme Pierrette a un petit sourire de victoire, comme si elle était heureuse de m'avoir convertie à la boisson qu'elle sirote à longueur de journée.

— Euh... D'accord. D'accord.

Robin et Pauline sont venus aussi. Je me précipite dans les bras de mon frère.

— Tout baigne, Anouchka ?

Je hoche la tête.

— Rentrons, propose papa.

Mme Sarcella l'arrête.

— Il y a un sujet que nous devons aborder sans tarder, fait-elle d'un air désolé.

Ma panique remonte en flèche. Non non non non... Elle va dire à mes parents que je ne peux plus venir à l'école. Je vais devoir quitter Liam, quitter tous les élèves qui m'aiment, quitter cet endroit que je connais par cœur et où je me sens bien... Pitié, non...

Mme Pierrette tente de gagner du temps.

— Un instant, s'il vous plaît. Avons-nous bien examiné tous les aspects de cette décision ?

Je réfléchis le plus vite possible. Son amour pour moi n'a pas fait changer la directrice d'avis. Je repense à ses mots tout à l'heure. « Elle n'est pas normale. Elle est spéciale. » Si seulement Mme Sarcella pouvait se désintéresser de moi, me trouver tout à fait banale, une élève parmi tant d'autres...

Tandis que cette pensée me traverse, un sou-

venir s'engouffrer soudain dans ma tête comme
une bourrasque.

Il ne faut pas qu'elle m'aime



Vacances d'été, entre le CP et le CE1, dans la cour d'une ferme.

Je commence à comprendre que tout le monde n'est pas capable de tisser des liens invisibles et je m'entraîne sur les animaux autour de moi. Je les pousse à m'aimer. Ils accourent, me lèchent les mains, me bousculent du museau. Puis je teste autre chose. La nature de notre lien change tandis que j'attise leur colère. Ils aboient, bêlent, tentent de me mordre. Nouveau changement. Ils filent, terrifiés. C'est de la peur qu'ils ressentent à présent face à moi.

Comment ai-je pu oublier ce moment ?

Plus jamais je n'ai utilisé mon pouvoir de cette manière. Je me suis concentrée sur l'amour, et uniquement sur l'amour. Mais si je veux que

Mme Sarcella me laisse tranquille. il ne faut

pas qu'elle m'aime. Plutôt, qu'elle ait... peur de moi ? Non. Qu'elle ne ressente rien du tout. De l'indifférence, voilà.

L'idée d'utiliser mon pouvoir pour que quelqu'un se désintéresse de moi me fait une petite pointe au cœur. Surtout que je l'aime bien, Mme Sarcella. Je repousse cette émotion, me concentre sur le lien qui m'unit à elle. J'absorbe ses vibrations mélodieuses, les adoucisse, les atténue, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. C'est exactement ce qu'elle ressent à présent en pensant à moi. Plus rien. Sa voix, qui assurait à mes parents à quel point je suis spéciale, trébuche sur les mots. Elle finit par se taire, déboussolée.

— Qu'est-ce que je disais ?

— Qu'Anouk est une enfant spéciale, mais...

— Mais ?

— Eh bien justement, s'amuse ma mère, vous vous êtes arrêtée au milieu de votre phrase.

Mme Sarcella me dévisage. Ses yeux ne brillent plus, je n'y lis que de la perplexité, comme si elle se demandait ce qu'elle a bien pu trouver de si spécial en moi.





— Mais... tous les enfants ne le sont-ils pas ?

termine-t-elle, embarrassée. Il est tard, n'est-ce pas ? Cette petite devrait être au lit.

Ouf ! C'était moins une !

Lorsque je tourne la tête, je me rends compte que Mme Pierrette et Robin me fixent d'un regard curieux. Est-ce qu'ils m'ont vue me concentrer ? Est-ce qu'ils ont deviné que j'ai provoqué le changement d'attitude de la directrice ?

Non, je me fais des idées, ils n'ont rien compris. Comment auraient-ils pu ?

Je rentre à la maison avec ma famille. Je viens de me coucher lorsque Robin se faufile dans ma chambre. Il s'assied sur mon lit et lance :

— Il faut qu'on parle.

Je me crispe. Il poursuit.

— Je sais que tu as un pouvoir. Mme Pierrette me l'a dit pour que tu puisses en discuter avec quelqu'un de proche. Et ce n'est pas ton pouvoir qui provoque tous ces événements étranges, je suis au courant.

Je le dévisage sans répondre. Je ne pensais pas que Mme Pierrette trahirait notre secret. Et en même temps, Robin lui a forcément posé des

questions depuis que l'école s'est transformée

en labyrinthe.

— Tu m'expliques comment il fonctionne, ce pouvoir ?

— Je sens où se trouvent les gens que j'aime. Je suis connectée à eux. C'est tout.

Il acquiesce. Ses grands yeux bleus se perdent sur le violet de ma housse de couette avant de remonter vers moi.

— C'est tout ? Tu es sûre ?

— Oui.

Je souris. Il me dévisage encore un peu, comme s'il attendait que je parle. Puis il sourit à son tour et traverse le couloir pour regagner sa chambre.

Je laisse échapper un soupir de soulagement.

Le petit caillou



Lorsque je retourne à l'école le lendemain, je jubile. J'étais déjà populaire avant, mais à présent qu'ils ont fait du toboggan sur mon dos de monstre, toute l'école se presse dans mon sillage. Les élèves partagent leur goûter avec moi, rigolent même quand je dis des trucs pas drôles, s'illuminent dès que je leur parle. Ils m'écoutent. Ils font tout ce que je veux. Et je sais à présent que ça ne changera pas. J'ai été un *monstre*, et ils m'aiment toujours.

Victor ne fait aucun rêve qui affecte l'école. Je passe deux jours parfaits. Tellement parfaits que quand je marche, il me semble que je flotte.

Mais vendredi, une drôle de sensation apparaît dans mon ventre.

C'est comme un tout petit caillou piquant qui

agace mon bonheur. Je suis exactement la personne que je veux être : une fille aimée par tout le monde. Alors pourquoi ai-je l'impression que quelque chose cloche ?

— Je t'adore, me lance Lilou en papillonnant des cils.

— Je t'adore aussi ma Lilounette.

Le petit caillou grossit.

En remontant en classe, je demande au maître si je peux chercher un mot dans le dictionnaire. Il accepte. Je l'ouvre à la lettre A, fais défiler les pages.

ADORER *vt* 1 Rendre un culte à un dieu. 2 Aimer avec passion.

Pensive, je me rends un peu plus loin dans le dictionnaire.

AIMER *vt* 1 Éprouver de l'affection, de l'attachement, de l'amitié, de l'amour, de la passion pour quelqu'un. 2 Avoir un penchant, du goût pour quelque chose.

On ne peut pas dire que Lilou m'aime « avec

passion ». Elle ne me confond pas non plus avec une déesse, n'exagérons pas. Mais cette première définition fait encore grossir le cailou dans mon ventre. Lilou m'adore comme elle adore sa chanteuse préférée. Lilou m'adore, mais elle ne me connaît pas.

Qui me connaît dans cette école ? Liam, peut-être ? Lui, il éprouve pour moi de « l'affection, de l'attachement, de l'amitié »... Sauf que lui non plus ne sait pas ce dont je suis capable. Il ignore, comme tout le monde, l'élément le plus important de ma vie. Personne ne me connaît, en vérité. Alors personne ne peut m'aimer vraiment. Si ? Il y a besoin de connaître vraiment pour aimer ?

Et moi, est-ce que je me connais ?

Je pense à mes copains. Manel est passionnée par le violon, Liam par le dessin, Victor... Non, Victor n'a pas de passion évidente. Peut-être parce qu'il aime tellement de choses qu'il ne peut pas en choisir une seule. Et moi, qu'est-ce que j'aime faire ? Passer du temps avec ma famille. Et puis ? Rien. Je ne trouve rien.

À midi, i'entraîne Liam, Victor et Manel der-

rière les arbres.

— Si vous deviez me décrire, vous diriez quoi ?

— Tu n'as pas assez de compliments avec le troupeau de meilleurs amis pour la vie qui te suit partout ? s'agace Manel. Tu veux qu'on en rajoute ?

— C'est une vraie question. S'il te plaît.

— Bah... soupire-t-elle. Tu es jolie et gentille, mais ça, tu le sais. Tu... t'intéresses aux autres ?

— Tu es intelligente, ajoute Liam. Quand j'ai un problème, tu trouves plein d'idées pour le résoudre alors que je n'en voyais aucune. Et tu es courageuse, aussi.

— Oui, renchérit Victor, tu ne supportes pas d'assister à des trucs injustes. Genre des insultes et tout. Tu défends ceux qui se font embêter.

Je fronce les sourcils avant de demander :

— Mais j'aime quoi ?

— Euh... l'école ?

— Ton frère...

— Discuter avec... des gens ?

Le haussement d'épaules perplexe de Manel éteint leurs tentatives et ils changent de sujet. Pas moi. Je n'y parviens pas.





J'ai l'impression, soudain, que la personne que je suis est composée de tout ce qu'on veut que je sois. Une petite fille polie, souriante, qui écoute les problèmes des autres, qui parle doucement, qui complimente, qui défend ses copains, qui travaille bien à l'école, qui fait des câlins, qui rit aux blagues. Et tout ça, tout ce que je fais pour plaire, aux adultes comme aux enfants, c'est *devenu* moi.

Mais si je pouvais être exactement qui je voulais sans craindre qu'on ne m'aime plus, je serais qui ? Je me comporterais comment ? Est-ce que je ferais des bêtises ? Est-ce que mes cris silencieux dans l'oreiller, je les crierais pour de vrai ?

C'est un peu bête parce que, quand je suis

devenue Victor, si je n'avais pas passé mon temps à avoir peur et à boudier, j'aurais pu en profiter pour explorer ces questions. Lui, tout le monde s'attend à ce qu'il fasse des trucs bizarres, ça n'aurait choqué ni ses parents ni les élèves de la classe si j'avais dit tout ce qui me passait par la tête ou glissé sur la rampe pour descendre l'escalier. J'aurais pu m'amuser, comme je me suis amusée en monstre.

Qu'est-ce qui se passerait si je ne m'empêchais pas de faire certains trucs dont j'ai envie, parfois ? Pas tout, pas tout le temps, juste... de temps en temps, ne pas être ce qu'on attend de moi. On me regarderait de travers, c'est sûr. Et puis, peut-être... ils s'habitueraient ? Et s'ils arrêtent de faire tout ce que je veux à la récré ou de partager leurs goûters avec moi, eh ben... C'est grave ?

Je repense au jour où j'étais coincée dans le corps de Victor, lorsque j'ai répondu aux insultes à la cantine et qu'il m'en a voulu pour ça. Lui, il ne répond pas. Il laisse parler. Ce n'est pas vraiment qu'il s'en fiche, je crois, mais ce n'est pas le plus important à ses yeux : il ne veut pas être

aussi méchant que les autres élèves juste pour

qu'ils l'apprécient.

Ça me frappe, soudain. On peut être apprécié parce qu'on est gentil, mais aussi parce qu'on est méchant. Ou drôle. Ou inventif. Ou fort en sport. Ou parce qu'on a des vêtements cool. Ou parce qu'on apporte des bonbons à l'école. On peut être apprécié parce qu'on parle tout le temps, ou parce qu'on sait écouter. On peut être apprécié pour plein de raisons, bonnes ou mauvaises, ou ni bonnes ni mauvaises. Et il y aura sûrement des gens qui, pour ces mêmes raisons, ne nous aimeront pas.

D'ailleurs, ce n'est peut-être pas un hasard si je ne peux pas maintenir plus de quinze liens invisibles. Peut-être que je n'en ai pas besoin de plus. Je ne sais pas. C'est étrange comme idée. Ne pas avoir besoin d'être aimée par tout le monde.

Une autre pensée bouscule celle-là.

Et si mes amis ou mon frère connaissaient la véritable nature de mon pouvoir, ils cesseraient vraiment de m'aimer ?

Mon cœur se met à cogner dans ma poitrine.

Bam-boum. Bam-boum. Bam-boum.

Un peu magicienne



Ces questions me poursuivent durant tout le week-end. J'écoute attentivement les petites voix dans ma tête, celles qui me disent « Souris ! » et « Ne fais pas ça ! » et « Chuuut ! Sinon ils ne t'aimeront plus. »

De temps en temps je leur désobéis. Puis j'attends, comme si le monde allait s'écrouler sous mes pieds.

Il ne s'écroule pas.

Je ne termine pas les haricots dans mon assiette, et le monde ne s'écroule pas. Je refuse de jouer à la bataille avec Pauline, et le monde ne s'écroule pas. Je reste dans l'arbre du jardin de papy une bonne demi-heure après qu'on m'a dit de descendre, et le monde ne s'écroule pas.

Je pousse un hurlement en iouant aux Indiens

avec mon frère et ma sœur, et le monde ne s'écroule pas. Personne ne remarque ces changements d'attitude.

Il faut que j'essaie. Que je sache. Que je prenne le risque fou de poser mon secret dans d'autres mains.

J'ai l'impression que dire la vérité sur mon pouvoir à quelqu'un que j'aime, ce serait comme ouvrir à l'intérieur de moi une porte que je pourrais franchir. Et j'ignore ce qu'il y a de l'autre côté, ça me fait un peu peur. Bon, ok, *très* peur. Mais j'ai envie de le découvrir.

Dimanche soir, avant de dîner, je retrouve Pauline dans sa chambre. Je ne sais pas exactement pourquoi j'ai choisi ma sœur. Peut-être parce qu'on n'est pas super proches, même si on s'aime beaucoup. Elle est en train de découper du papier à son bureau.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je peux te dire un secret ?

Elle pose ses ciseaux, retourne sa chaise vers moi.

— Vas-y.

Je mordille ma ioue.

— Je sais toujours où est Robin.
— C'est pas un secret, ça !
— Et je sais aussi toujours où tu es toi, et
papa, et maman, et papy Max, et mamie Lou,
et d'autres gens.

Pauline hausse un sourcil, dubitative. J'ai l'impression que mon cœur va exploser tellement il bat vite et fort.



Je continue quand même.

— C'est parce que je suis reliée à vous. C'est comme des... fils, tu vois. Des fils invisibles que j'accroche à vous et que je peux suivre. Sauf que grâce à ces fils, je peux aussi... changer ce que vous ressentez.

— Comment ça ?

Je me concentre sur la vibration bondissante de Pauline. D'abord, elle sourit malgré elle. Puis son regard se voile d'une brume triste.

— Tu sens ?

— Je ne sais pas...

— Par exemple, là, tu vas me détester.

Je tisse un feu furieux entre nous. Et je relâche tout. Pauline secoue la tête, passe une main dans ses mèches blondes.

— Alors ? je demande.

— Je ne te détestais pas. J'ai ressenti une grande colère, c'est tout.

— C'était à cause de moi. De ce que je fais au fil invisible.

Les yeux clairs de Pauline m'observent.

— J'ai toujours su que tu étais un peu magicienne.

Il y a de l'admiration dans sa voix. Elle ne

comprend pas. Je dois dire, tout dire.

— J'oblige les gens à m'aimer, Pauline.

— Là, tu m'obliges à t'aimer ?

— Non.

C'est la vérité, j'ai complètement relâché notre lien après la colère.

— Bah alors tu n'as pas besoin de l'utiliser avec moi, ton pouvoir.

— Tu m'aimes toujours ?

— Ben oui.

— Mais tu pourrais m'aimer encore plus, si je voulais.

— Je ne crois pas. Je t'aime comme je t'aime toi. J'aime Robin comme j'aime Robin. J'aime maman ou papa comme j'aime maman ou papa. Les gens qu'on aime, on les aime chacun d'une manière différente, parce qu'ils sont différents, mais quoi que tu fasses ou que tu dises, et même si tu utilises ton pouvoir, je ne vais pas t'aimer davantage ou cesser de t'aimer. Tu restes Anouk. Tu restes ma petite sœur qui est toujours partante pour jouer, qui attrape ma main quand on marche dans la rue et qui sait garder

des secrets. Il n'y a que les gens qui sont seu-

lement des copains qu'on peut aimer plus ou moins, mais c'est parce qu'on ne les aime pas vraiment, juste, on les aime bien.

Pauline réfléchit un instant avant d'ajouter :

— Et peut-être les amoureux, aussi. Quand ils se séparent, ça veut dire qu'ils ne s'aiment plus ? Ou qu'ils s'aiment moins ? Je n'ai pas encore trop compris cet amour-là.

Je fixe ma sœur, bouche bée. Elle n'a que trois ans de plus que moi et, d'un coup, j'ai l'impression qu'elle est très vieille.

— Comment tu sais tout ça ?

Un petit sourire redresse la commissure de ses lèvres. Elle se penche à mon oreille et murmure :

— Peut-être que moi aussi je suis un peu magicienne.

Puis elle éclate de rire, et elle reprend ses découpages comme si je n'étais plus là.

Mon cauchemar à moi



Ma conversation avec Pauline m'a rassurée, mais, lundi matin, quand je demande à Robin de venir me chercher à l'école parce qu'il termine tôt, je n'en mène pas large. Je donne aussi rendez-vous dans la loge de Mme Pierrette à Liam, Victor et Manel.

— Je ne peux pas, proteste cette dernière, j'ai mon cours de violon.

— Juste quelques minutes à la fin de la classe, s'il te plaît.

— Pffff... Tu ne peux pas nous le dire maintenant, ton truc ?

— Non.

Elle me cuisine toute la journée. Je ne cède pas. Et lorsqu'on se retrouve enfin dans le petit bureau de Mme Pierrette, Manel fait la tête et regarde sa montre toutes les deux secondes.

Robin arrive. Je me lance. Je lâche la vérité d'un

coup, comme un ballon de baudruche qui se dégonfle. Et puis j'attends.

— Ça explique tout ! s'exclame Victor.

— Comment ça ?

— Je n'ai pas arrêté de rêver de toi parce que...

(Ses joues se teintent du même rouge que le pull de Manel.) Enfin tu m'as obligé à t'aimer, quoi ! Du coup, bah... J'ai beaucoup pensé à toi. C'est pour ça.

Je comprends soudain les blagues de son père sur l'amour. Victor est amoureux de moi. Est-ce que c'est vraiment à cause du lien invisible ?

— Oui, enfin, tempère Liam, elle m'a obligé à l'aimer aussi, et je ne rêve pas d'elle pour autant.

Victor rougit de plus belle. Il s'apprête à protester, mais Manel le coupe.

— Moi, je ne veux plus que tu fasses ton truc sur moi !

— D'accord.

— Je suis sérieuse.

— J'ai dit d'accord.

— Ok. Je dois filer.

Son cartable sur une épaule, son violon sur l'autre, elle sort en trombe de la loge.





— Moi, ie veux bien que tu continues. mur-

mure Victor.

— Ah oui ? ironise Liam.

— Non mais c'est pas pour ça ! C'est juste que quand j'ai peur, tu pourras m'aider à me calmer, tu vois.

Je les écoute. Je ne pensais pas que cette conversation allait tourner ainsi. J'ai imaginé qu'ils allaient être en colère que j'aie joué avec leurs sentiments et, à la place, ils m'autorisent ou non à continuer. C'est étrange. Et je n'avais pas du tout pensé à utiliser mon pouvoir comme Victor le suggère.

— D'accord. (Je me tourne vers Liam.) Et toi ?

Il me sourit, son sourire un peu rêveur que j'adore, comme s'il ne vivait pas tout à fait dans le même monde que nous.

— Pour moi, dit-il, tu fais ce que tu veux. J'aime l'idée d'être relié à toi, mais on est liés de toute façon, parce qu'on est amis. Ça me suffit. Si toi, tu as besoin de plus, ça me va.

— J'aime bien savoir où tu es.

— Alors garde le lien. Juste, ne change pas ce que je ressens. Ou pas trop.

Les garçons s'en vont, rejoignent leurs parents

ou rentrent chez eux à pied. Je reste avec Robin et Mme Pierrette.

— C'est plus logique, murmure celle-ci. Beaucoup plus logique. Néanmoins, il manque forcément un élément. Ce que créent tes amis dure trente-trois heures avant de disparaître...

— Si je ne relâche pas volontairement un lien invisible, il se dissout tout seul au bout de trente-trois heures, je ne peux plus influencer les émotions de cette personne ni savoir où elle se trouve sans le tisser à nouveau.

— Je vois. C'est un sacré pouvoir que tu possèdes. Il est puissant.

Mme Pierrette est perdue dans ses pensées. Je n'ose pas affronter le regard de mon frère. Il n'a rien dit encore, rien montré de ce qu'il pense. Je chuchote :

— C'est bizarre que Victor ait rêvé que je devenais un monstre. C'est comme s'il avait fait mon cauchemar à moi.

— Tu rêves que tu es un monstre ? demande Robin.

— Non, pas la nuit.

— Tu... penses que tu es un monstre ?

Je sens les larmes monter. Je n'arrive pas du tout à les retenir.

— Tu n'es pas un monstre, Anouchka, pas du tout.

— Bah... tu appelles ça comment... quelqu'un qui peut changer ce que les gens ressentent ? Quelqu'un qui peut les obliger à ressentir ce qu'il veut ?

— Un pouvoir, c'est ce qu'on en fait, intervient Mme Pierrette. Tu as choisi de l'utiliser pour faire ressentir aux gens davantage d'amour, un amour qu'en réalité, ils ressentaient déjà pour toi. Tu aurais pu faire bien pire, ma grande... Tu es très loin d'être un monstre. Tu es une petite fille qui veut qu'on l'aime, comme n'importe quel enfant.

— Et on t'aime, sourit Robin. Lien invisible ou pas, ça ne change rien pour ceux qui t'aiment déjà. (Il ouvre grand ses bras.) Viens là.

J'enfouis mon visage contre son pull. Je n'arrive pas à arrêter de pleurer. Mais elles me soulagent, ces larmes-là, et quand elles se tarissent, il n'y a plus de petit caillou piquant au fond de mon ventre.

La pièce secrète



Le lendemain, Victor se penche vers nous avec des airs de conspirateur.

— J'ai rêvé qu'il y avait une pièce secrète dans l'école. Une pièce où on peut faire exactement ce qu'on veut, comme on veut !

Je me fige. Un lieu où je peux faire ce que je veux ? Être qui je veux ? Il a lu dans mes pensées, ou quoi ? Je dois le regarder bizarrement parce qu'il balbutie :

— Qu... quoi ?

— Rien. J'aime bien ce rêve. Elle est où, ta pièce secrète ?

Il pointe un buisson qui recouvre à moitié le bas d'un mur. Je reconnais les fenêtres de la classe de CP.

— Là. derrière. souffle Victor.

On prend soin de ne pas être vus en se fau-
filant derrière le buisson. Celui-ci dissimule
en effet une petite porte métallique peinte
en vert sombre. On l'ouvre. Il faut se pencher
pour entrer. Une fois de l'autre côté, c'est plu-
tôt grand, et il y a plein d'affaires qui traînent
partout. On explore un peu. Le brouhaha de la
cour de l'école est assourdi, mais on l'entend
encore. Et nous ? Quand on est dedans, ils nous
entendent ? Liam ressort pour tester. On crie de
toutes nos forces.

— Alors ? on lui demande quand il revient.

— Je n'ai rien entendu.

On se regarde et, comme d'une seule voix, on
se met à hurler de toutes nos forces !

Durant deux jours, à chaque pause, on
s'éclipse dans notre pièce secrète et j'y fais abso-
lument n'importe quoi ! Je chante des chansons
à tue-tête, je demande à Victor de m'apprendre
à marcher sur les mains, je déniche de vieilles
casseroles poussiéreuses et on improvise aussitôt
un orchestre de cuisine qui nous fait beau-
coup rire.





À la fin d'une récréation, je capte mon reflet dans une porte-fenêtre. J'ai les joues rouges, les cheveux en bataille et les yeux brillants. J'ai l'impression de me voir pour la première fois.

Mercredi midi, on y refait un tour avant de quitter l'école, juste Victor et moi. On dit au revoir à la pièce secrète. Il me lance :

- Tu vas redevenir comme avant ?
- Comment ça ?
- J'aime bien comment tu étais dans cette pièce.
- J'étais comment ?
- Je ne sais pas... Marrant. Joyeux.

Je penche la tête.

se penche la tête.

— Je crois que je ne vais pas être exactement comme ici, mais je ne vais pas être exactement comme avant non plus.

Il sourit. Rajuste son sweat.

— Dis... Tu crois que tu pourrais... Tu peux influencer les émotions des gens, alors tu pourrais faire que les autres élèves m'aient bien, juste pour une journée ?

Il y a un espoir immense dans son regard. Tout ce que j'ai vécu en étant lui me revient d'un coup. Les insultes. Les bousculades. La conversation avec son père sur sa difficulté à se faire des amis.

— Si ça se trouve, reprend-il, de m'avoir bien aimé pendant un moment, même quand ça s'arrêtera, ils ne me détesteront plus vraiment...

— Je sais modifier ce que les gens ressentent pour *moi*. Je n'ai jamais tenté de faire ressentir des choses pour quelqu'un d'autre. Je ne sais pas si ça fonctionne...

— Tu veux bien essayer ?

— Oui. Oui, d'accord.

— Trop bien !

Il exécute une petite danse, comme les ner-

— Il envoie une petite danse, comme les personnages de jeux vidéo quand ils remportent une victoire.

— T'es vraiment bizarre.

— Bizarre *et sympa*. C'est toi qui l'as dit.

Je ris.

— Allez viens, on rentre ! Essaie de ne pas rêver de moi cette nuit.

Son visage vire au rouge vif.

— Je ne plaisante pas, Victor. J'ai besoin de vacances de tes rêves, là. Ne me transforme pas en trucs bizarres ! Ce soir, avant de t'endormir, pense à quelqu'un d'autre.

— Qui ça ?

— Je ne sais pas, moi. Liam ? Ça changera !

Les Tisseurs de rêves

À paraître fin 2022

Liam et les dessins magiques

MERCI

Maman / Guylain / Antonin / Clara / Agnès /
Rageot Team

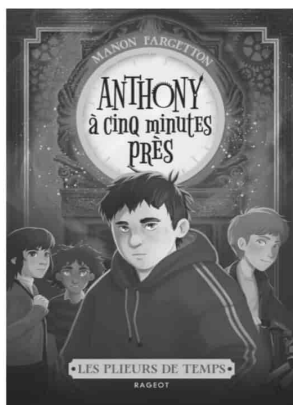
Déjà paru

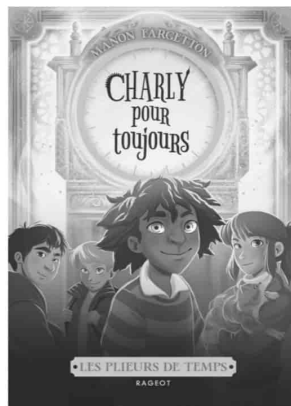
Manel et les mélodies secrètes



De la même autrice.

dans la série *Les Plieurs de temps*





L autrice

Née en 1987, Manon Fargetton a grandi à Saint-Malo, entre rochers et tempêtes, les yeux fixés sur l'horizon. Au lycée, elle écrit son premier roman, publié à ses dix-huit ans.

Depuis, les personnages s'alignent dans sa tête en une véritable file d'attente, et elle fait de son mieux pour entendre leurs voix afin de leur offrir l'existence d'encre, de papier et de pixels qu'ils méritent.

Manon vit aujourd'hui à Paris. En parallèle de l'écriture, elle a été pendant dix ans régisseur lumière pour le théâtre. Elle se consacre à présent entièrement à son métier de romancière.

Retrouvez-la sur les réseaux sociaux :

Facebook, Twitter et Instagram



L illustrateur

Antonin Faure est né en 1983. Après des études à l'École Supérieure des Arts et Techniques (ESAT), il dessine des storyboards pour des films publicitaires et des longs-métrages. Il rejoint l'agence de scénographie Harmatan en 2005, avant de devenir graphiste-illustrateur pour les éditions Gallimard Jeunesse pendant plus de dix ans, puis d'assurer le temps d'une année la direction artistique des éditions Rageot.

Il exerce aujourd'hui en indépendant sous la double casquette de graphiste et d'illustrateur, travaillant avec de nombreux éditeurs pour la presse ou la littérature jeunesse.

Vous pouvez le retrouver sur :

www.antoninfaure.com

et Instagram : @faureantonin

Retrouvez tous nos titres sur notre site
www.rageot.fr



Anouk

est une Tisseuse de rêves.
Grâce à ses fils invisibles,
elle modifie les émotions des autres.
Combien de temps encore pourra-t-elle
garder son secret face aux cauchemars
qui déferlent sur l'école ?



LES TISSEURS DE RÊVES,
une nouvelle série de **Manon Fargetton,**
l'autrice des *Pleurs de temps*.



Déjà paru

Manel et les mélodies secrètes